

Égyptologie

M. Jean YOYOTTE, professeur

1. *Quelques divinités retrouvées : Nenout, obscure collègue d'Ermouthis, et les collègues de « génies économiques ».*

Quiconque s'intéresse à l'Égypte ancienne connaît le nom et les images de Renenoutet, *alias* Renenet, *alias*, sous la transcription grecque, Ermouthis, *sive* Thermouthis (< *T³ rmwt.t*), qu'une tradition judéo-chrétienne transformera en Sainte Thermouthis, nourrice de Moïse, déesse maternelle qui prend la forme d'un cobra et est figurée comme une femme dont le visage est remplacé par l'avant-corps du cobra dressé. C'est elle qui garantit la croissance des céréales et le remplissage des greniers. Cette force de la nature bénéficia sous la XVIII^e dynastie, dans Thèbes et dans tout le pays, d'une promotion nationale et ses panégyries, à l'ouverture de la moisson, donnèrent son nom au mois de Pharmuthi (arabe Barmūda). Cependant, prospéraient les cultes modestes de Renenoutet locales, autant de cobras familiers qu'il y avait de terroirs frumentaires et d'entrepôts urbains. Trois ou quatre seulement de ces lieux donnèrent des cités dénommées « La Maison de Renenoutet ». D'autre part, cette « maîtresse de la nourriture » (*nb.t k³w*) fut étroitement associée à l'entité abstraite qu'est Shaï, personnification du Destin qui décide des destinées individuelles. Le « Shaï & Renenet de chacun est dans la main de Dieu », tous deux étant présents auprès de Meskhenet, la brique d'accouchement, lors de la naissance des humains et lors de la psychostasie.

Au départ, le propos du cours était de démontrer, à partir d'une quinzaine de monuments mentionnant une déesse Nenout (*Nnw.t*) qui est inconnue du *Wörterbuch der ägyptischen Sprache* comme du *Lexikon der Ägyptologie*, qu'il exista effectivement une divinité de ce nom, présentant les mêmes caractères qu'Ermouthis, mais néanmoins distincte. Cette addition mineure à la nomenclature du panthéon égyptien nous fait entrevoir une variante, sans doute régionale à l'origine, du culte rendu à des serpents tenus pour de bons génies, des *agathodémons*, du sol. Méthodologiquement parlant, elle nous fait toucher les dangers de nos

corrections savantes qui, taxant d'erreur les scribes et les lapicides antiques, ramènent l'inattendu au connu et, du même coup, oblitérent une donnée lexicographique et, dans le cas présent, une réalité de l'imaginaire des Anciens. En effet, si la déesse Nenout est absente de nos dictionnaires, c'est qu'il était invraisemblable (*unlikely*) qu'à côté de *Rnn-wt.t/Rnn.t*, il ait existé une figure semblable nommée *nnw.t* (John Baines). Il est vrai que le nom de Renenoutet se présente sous un grand nombre de variantes graphiques (*Rnn-wtt*, *Rnn.t*, *Rnwt*, *Rnw*, *Rnt*, *Rmt*) dont certaines illustrent l'évolution phonétique menant à la prononciation *ermuti*, mais la variabilité ne porte pas sur la consonne initiale, ni sur la première syllabe, mais sur la deuxième, *n+n* qui passe à *m*. Les deux références illustrant une élision du *r* initial qu'on ait pu avancées sont bien peu significatives : une graphie « iconoclaste » dans *El-Amarna V*, pl. 11 et une des graphies hâtives qu'on rencontre dans TT 3 (*MIFAO XCIX*, pl. 14). Quinze variantes semblables se retrouvant à travers toute l'Égypte et au long de deux millénaires, dans des inscriptions soigneusement exécutées pour la plupart, et sans qu'on puisse avancer une explication d'ordre paléographique ou phonétique à cette « faute » présumée, ne sauraient procéder d'une étourderie récurrente de la part des rédacteurs ou des graveurs.

Les documents qui, nommant ensemble Renenoutet et Nenout, prouvent sans conteste que ce sont deux divinités différentes et qui définissent explicitement la fonction majeure de la seconde sont tirés des parois des grands temples ptolémaïques. Partant du constat banal que les abondantes compositions élaborées par les hiérogammates de la Basse Époque, souvent systématiques, plus analytiques et moins allusives que les rituels funéraires des hautes époques, nous offrent un moyen d'aborder, à moindre frais de spéculations, les représentations et conceptions pharaoniques et retenant le principe qu'il est plus sage d'éclairer le moins connu par le mieux connu que l'inverse, nous avons choisi de commencer notre examen par les matériaux les plus récents, avant de poursuivre en remontant le cours du temps.

A. Les collèges de génies économiques.

Quatre de ces attestations récentes figurent dans des décors de soubassement du type que j'ai proposé de dénommer « les processions économiques », pour les différencier des « processions hydrologiques » et des « processions proprement géographiques » (*Ann. du Collège de France* 94, 685-686). L'analyse de ces défilés aura été l'occasion de retrouver quelques divinités qui ont eu l'honneur de figurer nominale-ment au *Lexikon der Ägyptologie*, mais surtout d'en débusquer quelques-unes, fort obscures sinon inconnues, et de préciser les fonctions marginales de certains dieux majeurs (Shou comme patron de l'industrie textile !).

Nous avons affaire à des séries de personnages, réparties en deux files parallèles sur deux parois symétriques (une conduite par le Roi et Hâpy du Sud, l'autre par le Roi et Hâpy du Nord), qui, tournées vers le fond du temple, sont

représentées en train de marcher et, parfois, stationnant en posture agenouillée (11, 17). D'ordinaire, ces collèges font alterner une personne masculine et une personne féminine, l'une et l'autre patronnant la même fonction économique particulière. Les légendes désignent ces dieux (*ntrw*) comme « les maîtres des aliments (*nbw k:w*) » ou « des provisions (*nbw d:f:w*) », « de la nourriture (*hr.t*) », ou « des biens (*h.t*) ». Sans reprendre la discussion terminologique engagée par John Baines et Waltraut Guglielmi à propos des genres de « personnification » pratiqués par les Égyptiens, nous nous sommes résignés, ne serait-ce que pour éviter les répétitions qu'abhorre le beau langage, à parler indifféremment de « dieux », de « génies », de « figures de prospérité » ou de « personnifications économiques », étant entendu que, dans tous les cas, le principe était de mettre en scène un être anthropomorphe capable de marcher, de porter, et qui soit mythologiquement qualifié pour représenter un secteur de la production. De fait, les castings auxquels ont procédé les hiéroglyphes rangent sur le même plan des figures de catégories diverses : antiques divinités mineures incarnant des réalités naturelles (Nepri), *Berufnumina* représentant des métiers (Tayt, Khemet), instrument divinisé (Shesemou), mais aussi divinités majeures qu'un aspect de leur mythologie a permis d'investir d'une fonction spéciale dans la production de biens de consommation. On a rappelé comment les génies que les processions regroupent en collèges se rencontrent individuellement dans les scènes ptolémaïques figurant tel ou tel rite d'offrande particulier : consacrant tel produit, le roi est dit le fils ou le pareil de telle divinité économique et cette offrande est définie comme l'œuvre de cette divinité. Numéros des sources, *infra*, pp. 660-662.

Chaque participant ou participante des « processions économiques » apporte au patron du temple les produits de sa spécialité. Plateaux surchargés de mets, récipients typiques, filet rempli de volatiles, animaux encordés offrent dans le détail un spectacle pittoresque qui, sur la façade d'Ombos, témoin remarquable de la poussée baroque du relief d'époque romaine, n'est pas dépourvu de séduction plastique. Dans la plupart des cortèges, ces personnifications, les mâles comme les dames, coiffent simplement la lourde perruque qui caractérise les divinités en général. Parfois (*e.g.* 17), un objet dénotant typiquement leur métier est posé sur leur crâne. Dans une tradition iconographique à grand effet (8, 19, 24), les quelques divinités majeures, cosmiques ou locales, appelées à personnifier une activité productrice revêtent l'ornement céphalique ou le masque animal qui fait leur apparence classique. Dans un cas singulier (11), tous les génies masculins sont incarnés en un roi coiffé du khefresh et toute déesse par une femme sans atours particuliers.

Le travail des métaux, métallurgie de luxe et joaillerie, relevant de Ptah-Sokar démiurge, a été tenu à part de ces collèges économiques. D'autre part, la théologie pharaonique, selon le recensement que les processions de génies et les scènes rituelles dressent des forces qui assurent la nourriture et le confort, ignore l'activité du paysan, celui qui aménage la terre et les eaux, sème et récolte, élève les bestiaux. Les ressources agro-alimentaires comme le lin, matière première de

l'industrie textile, résultent de l'action providentielle du monde divin. Ainsi les éléments naturels primaires qui font de l'Égypte un pays agricole ouvrent-ils régulièrement et ferment-ils parfois les cortèges des « maîtres des provisions » : d'abord une classique personnification ventrue et mamelue du fleuve en crue, présentant des aiguières, puis une dame poussant un énorme monceau de produits ruraux, qui est une des Campagnes (*sekhet*) proverbiales. Alors que les exploits des chasseurs, les soins des viticulteurs et les divers métiers qui transforment les produits bruts de l'agriculture et de l'élevage (boulangerie, brasserie, boucherie, parfumerie, tissage, art du fleuriste) possèdent leur représentant divin, le fellah de base n'en a point. La profession prêtée au roi quand il consacre la Campagne (*sekhet*) comme au dieu qui en profite est celle de « directeur des champs », fonctionnaire qui dirige l'arpentage et veille à la juste répartition des domaines et des revenus entre les temples urbains. C'est Pharaon qui, comme chef des rites, conduit la procession des génies et fonde la prospérité et le luxe des dieux locaux, donc du royaume et de ses habitants.

Formellement, nos défilés représentent une allégorie monumentale de la fourniture de ce qui est indispensable au service divin. Viennent en tête les couples qui personnifient la livraison d'aliments solides et liquides : céréales, pains et bière qui en sont fabriqués, puis lait et vin, boucherie, gibier et volaille (dont l'immolation envoûte les ennemis). Verdures et fleurs parfumées qui servent à enjoliver les tables suivent parfois la sauvagine, puis passent les huiles avec les encens, régulièrement associées aux tissus de lin. Ce dernier groupement des parfumeurs et des habilleurs, bien connu dans la littérature et dans l'iconographie funéraires, met ensemble, assurément, les produits qui servent à embaumer et emmailloter les momies, mais aussi qui assurent la plaisante beauté des corps, lors des banquets des vivants, lors de leurs « bons moments » (*hrw nfr*). Le poisson, interdit dans les menus des dieux, des rois et des morts, est omis, les chasseurs-pêcheurs (*wh'*) n'apportant que des volailles de leurs étangs. La musique et le chant sont parfois personnifiés, en fin de liste, par la double déesse Meret (17, 23).

De même qu'on l'a fait pour les « processions géographiques » et qu'on pourrait le faire pour les « processions hydrologiques », le genre décoratif et épigraphique que représentent les « processions économiques » sculptées aux soubassements de certaines salles ou passages ou sur les murs de fond de divers temples ptolémaïques et romains méritait d'être étudié en tant que tel, contribution nécessaire à la connaissance de la syntaxe monumentale et du vocabulaire d'une théologie mise en action par l'art du graphiste-hiérogrammate. Nous avons à considérer les structures d'organisation de ces tableaux et leurs éventuelles transmissions et transformations d'un temple à l'autre. Il fallait considérer la distribution des rôles, l'ordre des acteurs, la rédaction et la reproduction des légendes de présentation commentant l'activité de chaque génie, avant de s'interroger sur les antécédents possibles d'un genre typiquement « ptolémaïque » et sur le passé « pré-ptolémaïque » d'entités mythologiques souvent secondaires, parfois fort obscures, que les prêtres tardifs ont inventé de grouper

en collèges organisés pour les mettre en action par l'image en vue de la prospérité du monde divin et de l'État humain.

Notre corpus préliminaire de sources repérables d'entre le IV^e siècle avant et le II^e siècle après J.-C. recense vingt-cinq processions, auxquelles, entre autres sources annexes, il faut ajouter quelques textes rituels pour la résurrection d'Osiris et des morts, les uns copiés sur des sources plus anciennes, les autres de rédaction toute récente. Liste de ces documents, *infra* pp. 660-661.

L'analyse des processions permet d'esquisser leur classement en familles plus ou moins étroites :

Groupe A. Une composition très savamment agencée a fait l'objet, de temple en temple, d'une tradition particulièrement suivie. Elle est attestée, quasiment intacte, dans le Grand Temple d'Edfou, sur le mur septentrional du naos (8) et à l'intérieur du pronaos (9). Ici et là, le casting et l'ordre d'entrée en scène des génies sont identiques. D'ici à là, les légendes, de même syntaxe et de même contenu, offrent deux séries de variantes. Les blocs de Naucratis (2) invitent à en faire remonter l'élaboration jusqu'au temps de Soter au plus tard. Le double défilé, se retrouvera, non sans quelques omissions, dans le vestibule du Mammisi d'Edfou (11) et sur le mur arrière du naos d'Isis à Philae (18), puis, entrecoupé des figures des Vertus (*k*) de Rê, sur le mur nord du naos de Médamoud (23). Sa file septentrionale sera reproduite, descendant l'escalier du mammisi romain de Dendara (24).

Le principe qui a régi la fabrication de ce cortège de quarante génies consiste à représenter chaque secteur par quatre couples, symétriquement répartis deux à deux dans chacune des deux files (soit quatre mâles et quatre femelles !). Le cortège est ouvert par quatre couples personnifiant la destinée (celle des dieux, des villes, du roi comme des individus). Les dernières déesses de ce groupe, Renenouet et Nenout, présentées comme productrices de céréales font transition avec les quatre couples suivants, qui procurent pain et bière. Quatre couples ensuite marient les quatre « chefs du dressoir » (*ntrw hryw wdhw*) qui, en médiateurs du roi, disposent sur les autels les aliments solides et liquides, en l'occurrence trois dieux-taureaux et un dieu-bélier — et quatre déesses-vaches, mères des veaux et productrices de lait (les variantes 2 (Naucratis) et 8 (Edfou, naos) intercalent derrière ces fournisseurs de boissons deux génies des eaux et deux campagnes viticoles). Pour finir quatre couples apportent les offrandes traditionnellement conjointes que sont les onguents et encens et les tissus de lin. L'ordre de ces serveurs rappelle celui des biens qu'assure la « sortie à la voix » dans la sempiternelle formule de « l'offrande que donne le Roi » : pain, bière, tête de bovin, tête de volaille, selon un ordre constant, et, selon un ordre variable, encens, tissus, onguents. On notera toutefois que les divinités à tête de bovin connotent ici l'abondance du cheptel et la livraison de lait (et non pas la boucherie).

Groupe B. Formé de compositions assez diverses dont certaines légendes seulement procèdent des mêmes traditions textuelles que celles du Groupe A, il se distingue de celui-ci en ce que 1^o les cortèges ne sont pas ouverts par des per-

sonnifications du destin (à l'exception de 17 que conduisent deux couples de ce genre) et que 2° il incorpore régulièrement, à la différence de **A**, des représentants des terroirs viticoles et des fournisseurs des viandes obtenues par l'abattage des bêtes d'élevage et des ruminants sauvages capturés dans le désert.

a) Même distribution mais légendes partiellement différentes, une composition attestée dès Ptolémée IV dans la Salle des Offrandes d'Edfou (4) et reprise plus tard dans l'Ouâbit de Dendara (14) fait défiler quatorze génies ; le Grain, l'Échanson « qui prépare la nourriture de Rê », deux boulangères, deux viticulteurs, une brasseuse, une laitière, un second Échanson (Hepenu) qui sert de la viande, Bata qui offre des bouquets, deux importatrices d'aromates et, pour finir le boucher Menehouy et une Prairie (?).

b) Des témoins d'époque romaine font connaître au temple thébain d'Opet (17) et, fragmentairement, sur les faces internes et externes du pylône d'Ombos (20, 22) les éléments d'un collège de près de trente divinités économiques dont les légendes procèdent d'une même tradition textuelle. Le Grain, l'Échanson, les boulangères, les brasseuses, les vins et les campagnes viticoles, les bouchers, les chasseurs et les fleuristes des marais, les importatrices d'aromates et les vaches laitières y paraissent, sans que le groupement par couples parallèles ou alternés y soit systématiquement appliqué.

c) La description d'une procession économique fournie par le rituel thébain P. Wien 3865 (IV) recense pratiquement le même collège, en y adjoignant en finale les quatre « maîtres du dressoir ».

d) Dans les escaliers montants et descendants des temples majeurs d'Edfou (7) et de Dendara (16), une sélection de dix personnages portant le nom et revêtant l'apparence de certains des « maîtres des provisions » s'intercale dans le long défilé des prêtres officiants et des porteurs d'enseignes divines ou de tabernacles. Ces personnages apportent, dans l'ordre suivant, onguents et tissus, bière, vin et lait, viande de boucherie, verdure ; deux maîtres d'hôtels suivent ; un « Nil » et une Campagne classiques ferment cette escouade de fournisseurs. La signification, réaliste ou symbolique, de cette escouade qu'on croirait extraite d'une procession de soubassement, fait problème. On peut y voir des agents spécialisés du temple prenant place dans la procession, chargés d'échantillons des produits de leur spécialité, sans pour cela imaginer, à la suite de Mariette que certains d'entre eux étaient travestis en « Nil » adipeux ou masqués en être zoocéphale. Aussi bien peut-on supposer que ces représentations symbolisent la présence et l'action, dans la cérémonie, des divinités économiques en cause (de même que dans l'escalier d'Edfou, des images en pied des grands dieux se substituent à l'image de leurs naos portatifs pour représenter leur pérégrination vers la terrasse).

Notre Groupe **B** inclurait ainsi plusieurs compositions originales, dont certaines ont fait l'objet de reproductions d'un temple à l'autre, mais qui présentent, autant qu'il semble, des structures d'organisation moins systématiques que le Groupe **A**, rigoureusement fondé sur le chiffre 4. Le Groupe **B** présente, géné-

ralement en tête, les mêmes fournitures d'aliments solides et liquides que le Groupe **A**, et, généralement vers la fin, les mêmes fournisseurs de parfumerie et de textiles. Cependant, paraissent dans les processions du Groupe **B**, des figures qui font manifestement défaut dans la composition de **A**. D'une part, Seth et un Horus des Oasis ainsi que les Dames d'Imaou et d'Imet, toutes personnifications de régions productrices de vin (4, 14, 17, 22). D'autre part, les bouchers Menehouy (4, 14, 7, 16) et Shesemou (7, 16), un Anubis bouvier et sacrificateur (17, 20, 22, IV), le livreur de viande Hepenou (4, 14), ainsi que le chasseur d'antilopes, Horus de Hebenou.

Cette différence entre les deux groupes pourrait s'expliquer en supposant que le collège de **A** est conçu comme pourvoyant à l'offrande ordinaire, quotidienne, alors que le collège de **B** est celui qui contribue à la réalisation de l'*âabet*, la grande offrande solennelle des jours de fêtes qui comportait d'énormes hécatombes de bêtes grasses et de gibiers et où le vin, plus coûteux que la bière, était consommé en abondance. Les formules de consécration de l'*âabet*, dans leur énumération plus ou moins détaillée des offrandes qui la composent, invoquent nos bouchers (3, 14, 16/2). La procession **B**, dans l'Ouâbit de Dendara défile précisément en dessous des larges tableaux où s'étalent les monceaux de victuailles et de bêtes sacrifiées constitutifs de cette offrande massive (14) et les cortèges des escaliers montaient précisément entre l'Ouâbit et la terrasse, deux points où devaient être consacrée une *âabet*. Ce n'est sans doute point par hasard qu'à Edfou, les linteaux des deux portes du Couloir des offrandes et des eaux (5) sont sculptés de reliefs montrant les images assises de douze dieux économiques, dont onze sont communs au Groupe **A** et au Groupe **B**, avec en sus l'Anubis bouvier et boucher, caractéristique du Groupe **B** et si ce collège se voit consacré par le roi l'*âabet*, en vertu du principe *do ut des*.

Groupe X. On a classé ainsi, faute de mieux, les processions, mal ou très mal conservées des soubassements d'Ombos ptolémaïque : celle qui courait à la périphérie du double sanctuaire (6a), celle qui pare dissymétriquement le mur ouest de son vestibule (6b) et le court défilé de quatre déesses subsistant dans un corridor latéral du mammisi (10). De même que les processions géographiques de même époque, ces compositions économiques paraissent être des créations ombites originales. Comme les processions du Groupe **B**, elles comptent des agents de la chasse, de la boucherie et de la viticulture, mais celle du double naos (6a) place en tête deux fées du destin et du grain. Des figures rares, inconnues des autres sources y prennent place : la Hôné comme patronne des piégeurs de sauvagine (6b), la (*Sm3.t*) préposée au billot et un certain *Qm³-îrw*, chef des préparateurs en parfumerie (6a). En 11, le Grain (*Npy*) est, singulièrement, une déesse (cf. le copte *nApré*, « graine » ?).

Extraits et insertions. Outre les longs défilés, notre analyse iconographique et textuelle devait tenir compte des quelques processions raccourcies qu'on rencontre dans un couloir de Dendara (15) et au mammisi de Philae (19), alignant

sept ou huit excerpts du collège **A**, et à Tôd (13) où une séquence de quatre fournisseurs banals de pain, bière, vin et lait, conduite par la Reine, est deux fois reproduite à la suite des deux cortèges symétriques de personnifications des « Vertus » (*kšw*) de Rê, que dirige le Roi.

Il arrive aussi que des génies de la production soit insérés dans des défilés d'autre nature. Dans le sanctuaire de Deir el-Shelouit (25), cinq d'entre eux figurent dans une file de « Nils et Campagnes ». Sur les pylônes d'Edfou (12a) et de Philae (12b), un couple de divinités du Destin et des « Nils » fournisseurs de vins et d'encens introduisent les Quatorze Vertus royales de Rê et les personnifications des bassins miniers du monde.

On a d'ailleurs aperçu plusieurs fois une connexion entre nos « maîtres des aliments (*kšw*) » et les quatorze *kas* célestes du Soleil qui, accouplés avec leurs parèdres homonymes, les Hemesout terrestres, forment « une sorte de procession économique » (Meeks, *SO* 8, 40). Dans le pronaos d'Edfou (9) et à Tôd (13), le défilé des Vertus précède la marche des dieux producteurs. A Médamoud (23), intercalés de quatre en quatre, les *kas* prennent la place de partenaires masculins de déesses économiques. Au temple d'Opet (17), le *ka* « faiseur d'aliments » et le *ka* de « verdoyance » sont semblablement introduits dans le collège des fournisseurs. La portée philosophique de la connexion serait à préciser, mais la mise en rapport des vertus-*kšw* qui font l'énergie créatrice et souveraine du démiurge et des aliments-*kšw* qui nourrissent les créatures est évidente. Une connexion entre les *kas* et l'univers minéral (cf. 12a-b) pourrait subsidiairement être prise en considération.

Structures systématiques des doubles défilés, ordonnés selon des jeux rigoureux d'associations et de symétries. Multiplication savante et diversification délibérée des personnages. Prolixité des légendes qui les commentent, syntaxe stéréotypée et prosodie recherchée au prix d'une inflation terminologique. Dessins à la fois standardisés et pittoresques des offrandes... Ces processions économiques ont tous les caractères de l'œuvre monumentale et épigraphique de l'âge ptolémaïque. Le genre et les collèges divins qu'il met en scène existent, au demeurant dès le tout début de la domination grecque : le Groupe **A** est attesté à Naucratis dès le règne de Ptolémée I^{er} et l'existence du collège **B**, dès la fin du IV^e siècle, ressort de l'allocution dans laquelle une fille de Pétoisiris, chantant l'opulence de son père, dénombre les dieux producteurs qui ont fait cette opulence (1). Dans l'état présent de la documentation, la conception des collèges de génies économiques et l'élaboration de leurs cortèges monumentaux semblent de peu antérieures à la dynastie des Argéades et pourraient, au mieux, être imputées aux travaux des hiéroglyphes du IV^e siècle. La date relativement tardive de ces compositions peut être déduite de l'introduction comme maîtres d'hôtel des quatre grands animaux sacrés — dont Boukhis, longtemps obscur, issu d'une ville longtemps secondaire —, ce quatuor ne semblant pas avoir été constituable avant l'époque perse.

On doit se représenter les recherches et réflexions de mythographes érudits et de maquettistes subtils appliqués à multiplier les séries de couples représentatifs qui garantiraient sur les parois la plénitude de l'offrande et l'aisance du royaume. Ils approfondissent un chapitre mineur, mais non moins fondamental, de la théologie : celui des dieux intermédiaires qui suscitent la fécondité et animent l'industrie. Les titulatures succinctes qu'on lit dans les tableaux du Couloir des Offrandes à Edfou (5) avancent, pour chacun, des liens de parenté et des identifications singulières avec les figures de l'Ennéade héliopolitaine et des grandes légendes divines. Littérairement, les rédacteurs cernent la personnalité des génies, en dotant notamment chacun d'un qualificatif protocolaire obligé (« Nepri aux moissons parfaites », « Tayt, habilleuse du corps divin », etc.). Toute une besogne d'antiquaire et d'inventeur, de compilateur et d'organisateur se devine, menée selon une grande diversité de démarches.

Sur cinquante-six noms qu'on relève dans les processions ptolémaïques, fort peu se retrouvent dans les défilés de *fecundity figures* des époques antérieures. On décèle cependant dans des textes pré-ptolémaïques des idées qui préfigurent de loin les principes constitutifs de ces compositions ultimes. Dès les CT, des divinités spécialisées interviennent en groupe à la suite de Hâpy pour assurer la prospérité alimentaire du château idéal destiné au défunt (Spell 571). La Crue, Sekhat-Hor et Hesat, Tayt viennent combler le défunt selon la « formule de déposer les choses » (*r³ n w³ h h.t*) qui datait au moins des débuts du Nouvel Empire mais qui comptait encore dans la littérature funéraire de la Basse Époque (I). Une autre énumération des apports de huit de nos génies figure dans un des chants pour la veillée funèbre d'Osiris (II). On en déduirait volontiers que l'invention des processions économiques au profit des dieux majeurs amplifiait en images un thème de la littérature servant initialement à faire survivre à l'aise les morts et Osiris. Il est frappant de rencontrer au temple thébain d'Osiris Heqa-djet, œuvre de la Renaissance libyenne, un petit collège de génies et déesses économiques qui prodigue ses apports à ce dieu. Dans tous ces documents, Hâpy est toujours en tête de la série ; on se souviendra que la subordination de Hedjhotep et de Shesemou à celui-ci était affirmée dans l'*Hymne à l'Inondation*.

A en juger par leurs castings respectifs, les défilés économiques des temples tardifs ne doivent pas grand-chose aux défilés de figures de prospérité gravés dans les temples royaux des pyramides memphites : ainsi le pêcheur Khededou ou les déesses de la semence (*Mm.t*) et de la floraison (*Nhb.t*), pourtant connues du prince-archéologue Khâemouas puis des décorateurs de naos sous la XXVI^e dynastie, n'y apparaissent pas. On peut, dans une certaine mesure, entrevoir des préfigurations dans la procession héliopolitaine d'Amenhotep III (*infra* Doc. 5, p. 664) et dans le défilé géographique de Ramsès II à Gurnah (Doc. 6, p. 665), mais des préfigurations bien vagues, étant donné la distribution limitée de la première et les dénnotations topographiques de la seconde... Les processions géographiques de soubassement avaient une longue tradition derrière elles. Les processions hydrologiques amplifiaient les petits défilés de « Nils » des temples

classiques. En revanche, les processions de divinités économiques qui procèdent d'un recensement et d'un classement du panthéon médiateur de la production semblent décidément une création récente. Cette création organise les résultats d'une recherche par laquelle des antiquaires compilateurs et des théologiens avertis construisaient un tableau exhaustif des agents qui réalisent l'offrande que donne le Roi, en complétant une liste assez brève de figures traditionnelles au moyen de divinités qu'on peut dire inventées.

Un nombre finalement assez restreint de ces agents consiste en de véritables divinités, bien attestées anciennement. Nepri (*Npr* > *Npy*) « aux moissons parfaites » (**A, Ba**), un nom qui de tout temps désigne métaphoriquement les céréales, est déjà personnifié en « Nil » chez Sahourê. Il est le grain qui meurt et se renouvelle, en qui le mort veut se transformer (*CT*, Spell 330) et, s'il ne recevait pas de culte, était invoqué par des hymnes dans des incantations accompagnant la fabrication de la pâte à pain (*Beb*, col. 699-742). Hesat, « la mère divine de Rê » (**A, B**) et Sekhat-Hor, « souveraine du gros bétail » (**A, B**) régissent dès les hautes époques la reproduction des troupeaux et assurent la fourniture du lait ; le veau de ces vaches célestes, Apis, est le procréateur de troupeaux par excellence. Les deux inséparables, Heqes (*Hqs* < *T:qsy*), « souverain des embouchures » (**A**) et Hephép, « seigneur des terrains bas » (**A, X**), étaient depuis l'Ancien Empire, les prototypes des chasseurs-pêcheurs opérant dans les vastes marais du Nord. « Mère des oiseaux » (? 8, 16/1), la déesse Sekhet (**A, B**) personnifiait alors les prairies inondées où se capture la sauvagine et où se cueillent papyrus et lotus, activités dites « le travail de Sekhet, dame des butins de chasse et de pêche (*h:b*) ». Tayt « qui habille le corps divin » (**A, Bb**), « qui fabrique le tissu » (23) était une antique habilleuse des momies et, comme telle, fut précocement assimilée à Isis deuillante. Hedjhotep « qui habille les dieux » (**A, B**) est, lui aussi, une figure fort ancienne. Ce fournisseur de lin blanc, apparié avec Tayt (*Cairo Calendar*, r° XVIII, 4-5), aurait même bénéficié au Moyen Empire d'un culte local près d'Illahûn, de même que Shesemou. Ce dernier était de longtemps bien connu comme une puissance redoutable, à la fois protectrice et exterminatrice. Il est le pressoir qui écrase le raisin, extrait les essences des plantes et liquéfie les graisses chauffées dont on fait les onguents (Naville, *Détails*, pl. III-IV et p. 10). On le retrouve dans nos collèges tardifs, dédoublé en un « seigneur du laboratoire » (**A, Bb, Bd**) « chef des parfumeurs » (**A, 5**) à tête de lion et en un boucher, « seigneur de l'abattoir d'Horus » (**Bd**).

En dehors de cette dizaine de divinités qui étaient traditionnellement notoires depuis toujours, il est plusieurs génies économiques du répertoire ptolémaïque dont les prêtres tardifs avaient pu recueillir les noms dans de vieux textes aujourd'hui perdus ou, même, qui pourraient être des inventions de ces théologiens philologues spéculant sur de vieux vocables pour enrichir leur répertoire de *numina*. ^ˆAqyt, « la souveraine qui travaille les pains » (**A**), « prépare l'alimentation d'Atoum » (**Ba**) et Khenemet « la puissante qui fait la vie » (**A**), « prépare la nourriture du Seigneur universel » (**Ba**) : les noms portés par ces boulangères

désignaient au Moyen Empire deux catégories d'employées de maison. Menqet (*Mnq.t* < **M-hnq.t*) est « la divine qui fait la bière » (**A**, **Ba**, **Bd**), « souveraine du surplus (*h:w-h.t*) » (**A**, **Bd**) : le mot *mnq.t* était à l'origine le nom d'un vase où fermentait l'orge ! L'autre brassreuse, Tenemet (*Tnm.t* < *Tnm.t*), « qui brasse la boisson sacrée » (**A**), attestée au Nouvel Empire dans le *LdM* (sinon dès les *CT*), est la parèdre féminine d'un antique dieu-cruche, *Tnmw*, porteur de lait ou de bière ! La déesse « qui enfante la sauvagine » (**A**) — absente du *Wb* —, Habet (*Hb.t* < **H:b.t*) est la forme féminine du vieux mot *h:b*, le butin des chasseurs-pêcheurs, jadis personnifié en un dieu, fils de Sekhet (*Pyr.* 555) et qu'on croirait avoir été inventée pour donner un pendant à celle-ci. Hesa (*Hs:z* < **Hz:w*), « aux grasses moissons » (**A**) faisait déjà pendant au grain Nepri dans une vieille tradition memphite (*KRI* I, 173, 4). Il paraît être la personnification d'un liquide écumeux qui entrait dans la fabrication du pain (*Beb*, col. 739) et de la bière et pourrait bien être le génie actif dans les levures.

Certaines déités subalternes qui intervenaient dans les conjurations funéraires des hautes époques, repensées selon les données récentes des théologies et des rituels, ont servi à ajouter des maîtres d'hôtels chargés de servir (sur tout ceci Jean-Luc Simonet, *CdE* LXII). Un « Échanson (*wdpw*) de Rê », dénommé Feket, dispense les aliments au défunt des *TPyr* (un « échanson divin fera toujours partie des officiants d'Héliopolis). Le titre est affecté de différentes façons. « Préposé à l'eau de Rê », un anonyme « Échanson-de-Rê », associé à une des brassreuses, offre des récipients d'eau et de vin (**A**, 7, 16). Ou bien, ouvrant le cortège avec le Grain Nepri et couplé avec une boulangère (4, 14), il « prépare la nourriture de Rê », faisant office de panetier. En sus, emprunté sans doute à un vieux texte, un certain Hepen (*Hpnw*), dit aussi « Échanson de Rê » est un doublet du boucher Menehouy pour apporter la viande découpée. *TPyr* et *CT* évoquaient encore, comme « l'Échanson des Dieux » le Grand Flot (*ꜥgb-wr*) qui procurait pain et bière. Le nom en réapparaît dans les compositions ptolémaïques, porté par un génie cricéphale qui est assimilé au Bélier de Mendès et se trouve incorporé dans le quatuor canonique des « chefs du dressoir », en compagnie d'Apis « héraut de Ptah » memphite et « roi des animaux divins », de Mnévis héliopolitain, « héraut de Rê », et de Boukhis d'Hermonthis, lui-même affublé du nom de Grand Taureau sauvage (*Sm:z-wr*), une expression qui, dans les *TPyr* et les *CT* ne désignait pas un domestique de la Cour divine mais une souveraine puissance combative.

Dans la grille d'accouplement qui structure le Groupe **A**, ces quatre dieux, tous générateurs et tous ruminants, sont mariés aux déesses-vaches, les deux que connaissait la tradition ancienne, Hesat et Sekhat-Hor, devenues à l'époque les bêtes incarnant les Hathor d'Atfih et d'Imaou, et pour faire les deux autres paires, deux autres laitières divines, Akhyt (de Saïs ?) et Ouryt.

La composition de ces quatre couples intègre, harmonieusement, des données fort hétérogènes. Cette association d'antiques forces de l'Au-Delà céleste et des

idoles terrestres d'une zoolâtrie moderne, alors en pleine expansion, illustre joliment les bricolages savants dont usaient les érudits en science sacrée.

Pour ajouter la production des vins au répertoire, ces savants ont puisé dans les thèmes courants de la géographie religieuse et manipulé la mythologie. Afin de la doter de représentants masculins, on embauche Seth (4 = 14, 17), ivrogne notoire mais aussi, naguère, patron des oasis libyques, riches en vergers, en comprenant que le nom du Maudit veut dire *s-th*, « L'Enivreur ». Pour le doubler, par référence au double aspect de la puissance royale, on invente un Horus, « chef de Bahriyah » (4, 6b). Afin de disposer de représentants féminins de la même production, une variante du Groupe **A** (2 = 8) intercalait les Campagnes d'Imet (où arrivent les vins d'Asie) et d'Imaou (capitale des fameux crus des confins libyques) et, dans le Groupe **Bb** (17, 20) comme en **X** (6b), s'y substituent les Dames de ces deux terroirs, si souvent cités dans les tableaux ptolémaïques d'« offrir le vin ».

Pour apporter les aromates exotiques, on a fait appel à l'immémoriale géographie des routes conduisant aux Échelles lointaines et au mythe de l'Œil divin, qui revient de loin. Deux femmes suivent en **A** le parfumeur Shesemou, dénommées « Or des Dieux, souveraine de la Terre-du-Dieu » (**A** & 15, 5, 7 = 16) et « Parure (*Hkr.t*), dame de la Terre-du-Dieu » (**A**). Le nom de la première garde le souvenir des temps où Hathor dorée patronnait les missions au pays de Pount. Le nom de la seconde pourrait s'expliquer par l'antique expression, « la parure du Roi » qui désignait les matières précieuses importées, ou bien par référence au « laboratoire de la parure de Rê », *alias* « de la parure divine » (*Dend.* VII, 40, 8 ; *Urk.* VIII, 134, 11-12 ; *Ombos* II, 48, col. 8-9). En **Ba**, l'« Œil de Rê, souveraine de Pount » est suivie d'une « Œil d'Horus » venant de la Terre-du-Dieu et qui n'est autre que « la Blanche d'El-Kab », tandis que **Bb-c** mobilise la Dame de Byblos, marraine, jadis, d'expéditions maritimes et reconvertie à l'époque tardive en « souveraine du Pount ».

De pareilles combinaisons exploitant le rituel et le géographique fabriquent les quatre couples de génies des marécages, preneurs d'oiseaux et fournisseurs de plantes vertes. Dans les représentations anciennes du rite royal de la Chasse au filet qui attrape des oiseaux migrateurs, incarnant pour l'occasion les ennemis, deux grands dieux nationaux, Khnoum de la Cataracte et Horus tiraient la corde qui rabat l'engin. Une légende secondaire en vint à faire de ce rite une pratique spécifique du Létopolite (2^e « nome » de Basse Égypte). Le qualificatif obscur d'un petit Khnoum de cette région, *hnty w:ḥ.f*, est réinterprété, au moins dès le ~ VII^e s., en « celui qui est préposé à sa corde » (*hnty w:ḥ.f*) et le surnom parlant de « chasseur-pêcheur qui sort à la nuit » (*wh' pr m whi*) confère une fonction spécialisée au grand Horus létopolite. Parfois conçu comme deux aspects d'une même entité (5), ce duo fut marié à l'antique Prairie et à Habet, sa jumelle tard venue. Mais il fallait aussi marier le traditionnel duo Hephep & Heqes. Hephep recevra pour compagne une « Dame de la Verdure », dite « la souveraine des marais septentrionaux (*idhw*) » (**A**). Cette *Nb.t w:ḥ* était depuis longtemps une

des épicleses d'Hathor qu'on relève déjà dans le rituel primitif de la Maison de Shentayt (cuve de Coptos) et dont la géographie sacrée fera parfois la déesse représentative du Létopolite, siège des chasseurs. On découvre en outre que cette Hathor dame de la Verdure recevait dans les marais du Sébennytique inférieur un culte institué au ~IV^e s., dans une ville appelée Hephep (comme le dieu), auprès d'un Min (lequel est lié au rite de « secouer le papyrus ») et d'un Amon-Rê « seigneur du To-mehou ». Dans ce titre, *T³-mhw* doit être pris à son sens littéral de « Terre des papyrus » : ce sens est retenu pour désigner la compagne prêtée à Heqes : la « Dame du To-mehou » dite « la souveraine des fondrières (*h³w.t*) » (A). De plus, des figures rares furent parfois mobilisées pour symboliser les ressources des grands étangs. Ombos (6b) embauche la Hôné du Fayoum, « souveraine des piègeurs » et le collègue de **Ba** présente un certain Bata comme fournisseur des belles fleurs de la campagne (4, 14). On s'étonne de voir conférer ce rôle au patron de Sko (XVII^e HE) qui, ainsi que son bon frère Anubis, était un sympathique campagnard dans le Conte des *Deux Frères*, mais dont l'époque tardive avait fait un être séthien, ennemi d'Anubis.

Dans les collèges hétérogènes du Groupe **B**, les puissances qui livrent les bêtes et leurs viandes sont assez diverses. Shesemou n'apparaît dans sa fonction d'équarisseur que dans les escaliers (**Bd** : 7, 16), ainsi que Menehouy, lequel figurait aussi dans le collège **Ba** (4 = 14), où l'échanson Hepen fait en sus office de garçon apportant les morceaux de boucherie. Surnommé « le chef du billot de Rê » et plus souvent « l'être aux nombreux couteaux », Menehouy alias Imenhy, dont le nom se présente sous plusieurs variantes (*Mnh³*, *Mnhw³*, *Mnhwy³*, *Mnh³*, *Imnhy³*), généralement déterminées par l'image d'un homme armé d'un couteau, reste énigmatique. L'étymologie de ce nom remonte à un terme *imnhy³*, déterminé par le couteau, qui désignait, dès les *CT* (IV, 305b), une catégorie d'exécuteurs agissant dans l'Autre Monde et qui désignera parfois sur terre le sacrificateur de grosses bêtes. Cet auxiliaire n'en était pas moins devenu un dieu de plein droit : il fera partie du collège des neuf dieux morts d'Edfou ; il sera le patron hiérocéphale d'un bourg proche d'Esna et pourrait bien être identique à l'*Imnhy/Imn-hy* vénéré près de Maïdûm. Plus fréquent que Menehouy (**Bb-c**, 5), Anubis « seigneur des bêtes à cornes (*nb wp.t*) » est à la fois un bouvier et « le chef des égorgeurs ». Son rôle est expliqué par la légende, commune aux XVIII^e et XXII^e « nomes » contigus et devenue nationale, qui racontait comment ce fils d'Isis-Hezat, ayant coupé la tête de sa mère, on l'avait remplacée par la tête d'une vache décapitée. Ombos (6a) enrichit la nomenclature d'une dame, en la personne de la « Tueuse (*Sm³.t*), souveraine des taureaux sauvages (*sm³w*) et préposée à l'abattoir d'Atoum ». Enfin, celui qui, selon **Bb-c**, amène pour l'*âabet* les gibiers du gebel n'est autre que l'Horus de Hebenou (XVI^e HE) dont la victoire sur l'oryx séthien était devenue, à la Basse Époque, la spécialité notoire (*Ann. du Collège de France* 94, 675-676).

La tradition fournissait une paire bien connue, responsable du tissage : Hedjhotep et Tayt. Pour la doter d'un symétrique (A), il fut fait recours à deux divi-

nités dont, à première vue, la compétence en matière de textiles n'est pas évidente. La femme est Serqet, la nêpe devenue scorpion, qui conjurait l'effet mortel des venins, mais que sa participation aux funérailles d'Osiris prédisposait sans doute à l'embaumement. Le mâle est Shou « fils de Rê », le dieu aérien primordial, celui qui avait été quérir la Lointaine et qu'un aspect perdu de sa légende devait habiliter à être le pareil d'Hedjhotep.

Cette analyse par le menu des processions économiques fait voir que leurs auteurs sont allés quérir les matériaux de ces synthèses aussi bien dans les sources les plus lointaines que dans les recueils compilant les théologies et mythologies récentes. Leur travail nous permet, en l'occurrence, de récupérer Nenout et de préciser d'emblée certains traits de cette déesse méconnue.

LES COLLÈGES DE « GÉNIES ÉCONOMIQUES »
AUX ÉPOQUES GRÈCQUE ET ROMAINE

Liste par ordre chronologique

LES TEMPLES

1. Chapelle funéraire de Pétoiris (Fin – IV^e s.) : Lefebvre, *Le Tombeau de Pétoiris* II, 29-30 (texte) ; I, 86 (traduction).
2. Temple d'Amon, Naucratis (Ptolémée I) : *Ann. du Collège de France* 94, p. 688.
3. Formule de présentation de l'*âabet* (Ptol. III) : Clère et Kuentz, *La Porte d'Evergète*, pl. 42.
4. Procession, T. d'Horus, salle des offrandes (Ptol. IV) : *Edfou* I, 465-467 ; IX, pl. 35.
5. Tableaux *âabet*, T. d'Horus, Corridor des offrandes (Ptol. VI) : *Edfou* II, 167-169 & 163-164, pl. 42.
- 6a. Proc. Ombos, sanctuaires (Ptol. VI) : *Ombos* II, 853-859 (Nord), 860-861 (Sud).
- 6b. Proc. Ombos, vestibule intérieur (Ptol. VI) : *Ombos* II, 790-791 + 799-800 (Sud), 795 (Nord).
7. Proc. T. d'Horus, Edfou, escalier Est (Ptol. VIII) : *Edfou* I, 566-567 & 555, 5-8 (description), pl. 38.
8. Proc. T. d'Horus, Edfou, extérieur du naos (Ptol. VIII) : *Edfou* IV, 194-201 (Sud) & 42-49 (Nord) ; IX, pl. 98 & 97.
9. Proc. T. d'Horus, Edfou, intérieur du pronaos (Ptol. VIII) : *Edfou* III, 147-201 (Sud) & 90-96 (Nord) ; X, pl. 67 & 65.

10. Proc. Ombos, Mammisi, couloir latéral (Ptol. VIII) : *Ombos* I, 54-57.
11. Proc. Edfou, Mammisi, avant-cour (Ptol. IX) : *Mamm. Edfou*, 186-187, pl. 48 (Sud) & 187-190 + 184 (Nord), pl. 50-49 + 47 (5).
12. Insertions a) T. d'Horus, Edfou, pylône (Ptol. XI) : *Edfou* VIII, 66 & 112. — b) T. d'Isis, Philae (Ptol. XI) : *Der grosse Pylon*, Abb. 42-44.
13. Proc. Tôd, facade de l'hypostyle (~ 1^{er} s.) : *Tôd*, 9-14 (Sud), 25-29 (Nord).
14. Proc. T. d'Hathor, Dendara, ouâbit (~ 1^{er} s.) : *Dend.* IV, 188-189 (Sud), 202-204 (Nord), pl. 299. - Formule de présentation de l'*âabet*, 190-191 & 205.
15. Proc. abrégée, T. d'Hathor, Dendara, Couloir Y (-1^{er} s.) : *Dend.* VIII, 148 + 154-156, pl. 816-817 (Sud) ; 148-149 + 156-158, pl. 815 + 819-820 (Nord).
16. Proc. T. d'Hathor, Dendara, Escaliers (Ptol. XIII/XIV) : 1) Est, *Dend.* VII, 181-185, pl. 669-667 (montante) ; 194-199, pl. 684-688 (descendante) ; 176 (description). — 2) Ouest, *Dend.* VIII, 91-95, pl. 779-790 (descendante) ; 108-114, pl. 752-764 (montante) ; 85-86 & 100-101 (descriptions) ; 104-105 (formule de présentation de l'*âabet*).
17. Proc. T. d'Opet, Karnak, paroi Est (Auguste) : *Opet*, 220-227, pl. 15-17 (Sud) ; 199-207, pl. 18-21 (Nord).
18. Proc. T. d'Isis, Philae, extérieur du naos (Auguste) : *Bénédite*, pl. 30-31.
19. Proc. abrégée, Philae, Mammisi, mur extérieur (Auguste) : *Das Geburthaus*, 364-373.
20. Proc. Ombos, revers du pylône (Auguste) : *Ombos* I, 91 (Nord), 109-116 (Sud).
21. Proc. Ombos, mur extérieur Nord (Vespasien ?) : *Ombos* II, 875-877.
22. Proc. Ombos, facade du pylône (Domitien) : *Ombos* I, 62-69.
23. Proc. Medamoud, extérieur du naos (Trajan) : *FIFAO* III/2, 48-61, n^{os} 106-131 (Sud) ; 89-91, n^{os} 183-190 (Nord).
24. Proc. Dendara, Mammisi romain, escalier (Trajan) : *Les Mammisis*, 238-243, pl. 74-84.
25. Insertion, Deir el-Shelouit (Antonins) : *Le Temple de Deir Chelouit*, n^{os} 95-99.

RITUELS FUNÉRAIRES

I. P. Brit. Mus. 10209 (Alexandre), I, 34-37 : F. Haikal, *Two Hierat. Fun. Pap.* I, 29 (transcription), II, 18 (traduction).

II. Veillée d'Osiris, 4^e heure de la nuit (version Edfou, Ptol. IV) : Junker, *Die Stundenwaachen*, pp. 97-99.

III. Second Livre des Respirations : Goyon, *Rituels funéraires*, p. 275.

IV. P. Wien 3865, 7-21 : Herbin, *RdE* 35, 107-108, pl. 9.

B. Nenout restituée.

Il existe au moins quinze inscriptions (Références *infra*, pp. 668-669) où figure le nom d'une déesse *Nnw.t Nn.t*, noté au moyen du phonogramme M 22 (*two rushes with shoots*) et déterminé par le cobra dressé ou par un autre déterminatif commun des théonymes féminins... Passons sur l'étymologie possible de celui-ci. De manière générale, mieux vaudrait ne plus hasarder, à propos de la « nature première » des dieux, des propositions de cet ordre, rarement démontrables et forcément discutables. Présentement, entre les champs sémantiques qu'on peut déduire des mots dont le radical est *un*, comment choisir : *nni*, « être inerte » comme la graine en hibernation, « être paresseux comme une couleuvre » ; *nn*, « se mouvoir comme un reptile » ; **nn* « pousser », comme le montre le double hiéroglyphe, d'où découlerait un terme désignant les racines (copte NOYNE, *ALex* 77.2123) ?

Dans une des versions thoutmosides de l'*Amduat* abrégé (Doc. 2), le théonyme *Nnw.t*, déterminé par l'« eau », concerne en fait la parèdre de Noun, celle qui avait été, selon l'obscur cosmologie des *TPyr.*, le ciel renversé (**nnjw.t*), face à un ciel supérieur (**njwn* > *nwn* ?) et qui deviendra la femelle du Noun liquide, premier mâle de l'Ogdoade préexistant (mal nommée « hermopolitaine » !) dans la cosmogonie thébaine. Cette variante suggère une homophonie entre le nom de cette moitié féminine de l'Océan d'avant la Genèse — en grec *Nauni* — et celui d'une autre *Nnw.t*. Fruits de savantes synthèses des traditions, les sources ptolémaïques permettent de caractériser explicitement une *Nauni* céréalière, une personnalité bien différente de l'incolore entité du chaos initial.

Doc. 13-11. La production alimentaire varie d'une année à l'autre avec le comportement du Nil et avec les intempéries. La richesse des villes comme des individus dépend pareillement des dispositions de la Divinité. C'est pourquoi, à la suite de la Crue et de la Campagne, les versions intégrales du Groupe **A** (8, 9, 24) placent devant les génies spécialisés quatre couples personnifiant le Destin, deux couples de ce genre étant parfois introduits en tête d'autres processions (11, 19 abrégées de **A** ; 17 de **B** ; insertions 12a-b). Un trait connu de ces divinités est de prendre la forme de serpents dont certains symbolisent la perpétuation des cycles cosmiques et dont d'autres sont conçus comme les bons démons dont dépend le bonheur des terroirs. Les tableaux qui individualisent iconographiquement ces dieux et ces déesses posent sur leur tête l'image d'un cobra dressé ou d'un gros serpent ondulant ou remplacent leur visage par l'avant-corps d'un de ces reptiles.

Comme représentants masculins se succèdent 1°) Shaï « *qui choisit les formes* », la principale personnification du Destin, 2°) Ouded « *qui fait exister la nourriture* (var. *la vie*) », son *alter ego*, 3°) Neheb-ka « *qui donne les aliments* (kʿw) », un démon complexe de l'antique mythologie thébaine, 4°) enfin le sinueux Mehen « *qui décrète* (var. *qui engendre*) les kas », un agent fort ancien du renouvellement de l'énergie solaire. Shaï présente un montage d'épis, d'oiseaux et d'objets. Ouded offre un banal plateau de pain et bière. Conformément à son nom d'« *assembleur de kas* », Neheb-ka, imité par Mehen, apporte quatre signes kʿ (non pas les quatre bienfaits (kʿ) accordés aux humains par Ptah de Memphis, mais des sélections des Vertus de Rê, *supra*, p. 654). Les légendes, variations sur la polysémie de kʿw, mêlent l'apport des bienfaits et des Vertus, l'entretien de la force des dieux et la fourniture des nourritures (kʿw).

Comme parèdres des personnifications du Destin, se succèdent 1°) Meskhenet, le siège d'accouchement (9 ; var. en 8 Renenoutet), 2°) Une Renenoutet (8, 9, 24, var. en 11 Reret), 3°) Une autre Renenoutet (8, 9), enfin 4°) Nenout (8, 9, 24). La première Renenoutet présente d'ordinaire trois paniers fleuris ayant la forme de greniers. Les autres déesses présentent simplement des pains et des cruches. Le dédoublement de Renenoutet disjoint les deux fonctions classiques de la fameuse nourrice. Parallèle à Meskhenet, son associée fatidique lors de la naissance et lors du jugement final, la première Renenoutet est celle « *qui décompte la durée de vie* ». La seconde est celle « *qui enfante les provisions* (ms dfʿw) », qui « *remplit les greniers de ses moissons* » et dont Nenout est la symétrique. Ces dernières dames font ainsi transition entre les figures du Destin qu'elles suivent et les génies des céréales et les déesses qui tirent pains et bière des grains.

Nenout « *prodigue en grandes offrandes* (wr.t htpw) » à face de cobra, est, comme l'Ermouthis rurale, une fée par qui les greniers de la cité seront pleins : Elle vient, dit-on au dieu, « *chargée de toutes ses belles offrandes. Son siège (? hnw) est dans ta maison. Elle est posée dans ton grenier, la prospérité (?) étant dans sa main. Elle est durable dans ta place* » (Doc. 12). « *Elle se pose dans ta ville, elle repose dans ta maison, elle élit domicile dans ton temple* », dit-on encore (Doc. 11).

Doc. 10. Une procession d'Ombos (6b) représente une Nenout qui apporte des épis et précise que son action est génétique : « *... engendrant les grains, chargée de ses innombrables enfants, son intention est de devenir grosse dans ta maison* (var. en 6a « *dans ta ville* ») *et elle met bas dans ta ville* (6a « *dans ta maison* ») ». Même conception à propos de la Renenoutet « *qui enfante les provisions* » : « *enceinte dans ta ville, accouchant dans ta maison, nourrissant ses bébés dans ton temple* » (Proc. 8, *Edfou IV*, 197, 1).

Le Doc. 9 affirme que, pour les gens d'Edfou, Renenoutet et Nenout sont une seule et même personne. La Chapelle du Trône de Rê fait voir en symétrie quatre bons génies-serpents du terroir apollonopolite et le couple de ses agatho-

démons majeurs (qu'on voit d'ailleurs suivre la personnification de ce terroir dans la double procession du pylône, 12a). L'Agathodémon (*h' nfr*) d'Edfou — qui est aussi Mehen (*Edfou* VIII, 113, IV) — est identifié à Ouded dans sa titulature. Celle de sa compagne la désigne comme « *la Belle Renenoutet du Grand Siège* (alias) *Nenout la Puissante qui met en fête son beau siège par son activité* ».

Doc. 8. Sous la xxx^e dynastie, un autre document local recoupe à merveille les données ptolémaïques. La table à libation de Nekhthorheb, Turin Cat. 22055, qui dénombre et domicilie des déités adorées dans l'Athribite fait voisiner quatre dieux manifestent apparentés : 1°) La très classique « *Renenoutet dans le Grenier* ». — 2°) « *Nen(ou)t dans le meilleur-des-choses* », la vieille expression *h't-ḥ.t* étant une métaphore ancienne pour parler des primeurs ou des tissus fins (*Wb* III, 21, 8-9), dont le ptolémaïque usera pour qualifier les apports de Renenoutet (*Edfou* I, 66, 13 ; *Opet*, 222 ; *Ombos* I, n° 63, II, n° 877) ou qu'il transformera en un toponyme, « le Château-des-biens » (*Hw.t-ḥ.t*) que préside Renenoutet (*Edfou* I, 135, 15-16 ; II, 284, 3 ; *Mamm. Edfou* 7, 13 ; *Dend.* VI, 73, 4 ; VI, 131, 2 & 134, 2 ; *Mamm. Dend.*, 37, 13). — 3°) Le dieu « *Imn* dans le Château de *Mhn.t* » ! Ce dieu « caché », homonyme d'Amon thébain, qui habite chez une dame-serpent dont le nom est le féminin de Mehen est sûrement le même reptile que citent les *TPyr* et les *CT* et qui fût l'agathodémon de Thèbes et de Djéqâpir. On le rapprochera aussitôt de cet *Imn* dit *Nn(w)* — masculin de *Nnw.t* — qui sous la xxx^e dynastie, quelque part dans le Delta, possédait un culte institué en une localité appelée *Permouti*, « La Maison de Renenoutet » (*MDAIK* 16, pl. XVI, 2 ; 43, pl. XXVII ; Petrie, *Objets of daily Use*, n° 271). — 4°) Enfin « *Renenoutet dans la Butte-de-Renenoutet* ».

Le Doc. 6 n'est autre que la curieuse procession septentrionale de « Nils » et Campagnes que les artistes de Ramsès II ont sculptée, partiellement en deux exemplaires, sous le portique du temple de Séthi I à Gournah. Une analyse approfondie de cette liste, rendue possible grâce aux copies et photographies dues à l'obligeance de Jürgen Osing, montre que ces porteurs d'offrandes, les uns personnifications de lieux et d'autres divinités locales, représentent des bras d'eaux ou terrains humides pour les mâles, terres cultivées ou aires marécageuses pour ce qui est des dames, situés en Basse Égypte... Une femme coiffée d'un cobra, *Nen[out]*, prend place entre trois représentants de l'Héliopolite et le canal d'Héliopolis, ce qui suggère que, sous les Ramessides, cette bonne déesse comptait parmi les figures mineures du panthéon héliopolitain.

Doc. 5. Dans un tableau du Memnonium d'Abydos, quatre divinités, sous leur forme animale, veillent Osiris-Sokar qui, toute momie qu'il soit, est en train de féconder l'oiselle Isis. Ce sont Thot ibis, Mout vautour, Nenout cobra et le singe *Ift* (= *Iwf*). Cette Mout doit être la redoutable Mère que connaît une vieille légende héliopolitaine et le singe Iouf est une incarnation d'Atoum de Babylone, autant de figures appartenant au panthéon de la ville du soleil.

Le Doc. 4 est le montant droit d'une porte de calcaire, Caire JE 48838 (sans doute un réenregistrement de JE 32012 apporté de Mendès en 1898) dédié par un roi « *aimé de Nenout* ». Ce roi était un des épigones de l'atonisme, le cartouche ayant été surchargé sous Horemheb. La qualité de l'inscription qui pourrait venir de l'huissier d'une chapelle ou d'un grenier est si bonne que la correction en *(R)nnw.t* serait spécialement incongrue.

Doc. 3. Même réflexion à propos d'un joli reste de reliefs datant d'Amenhotep III. Un grand et deux petits morceaux de murets retrouvés dans le temple de Rê à Héliopolis et conservés dans le musée de plein air de ce site gardent les vestiges d'une procession faisant alterner des « Nils » (Noun, Hâpy) porteurs d'aiguères et de bouquets montés et des femmes présentant de luxuriants étalages d'aliments et de fleurs. Deux, anonymes reçoivent les épithètes habituelles d'Ermouthis « dame de l'alimentation (*k'w*) et souveraine des greniers ». La troisième, qui élève trois modèles de grenier et qui porte l'uraeus au front, est « Nenout, dame de l'alimentation (*hw*), souveraine des greniers ».

Le Doc. 1 semble bien fournir la plus ancienne attestation de l'obscur déesse nourricière. Sur la stèle du Moyen Empire Genève D 51, qui commémore la famille d'un prêtre d'Hermonthis, une des filles paraît dotée d'un double nom, comme le suggère M^{me} Thirion : *Hmt'w.t* (litt. « Grande épouse » ?) et *Ti'(=T'w-nt)-Nnw.t*, « Celle de Nenout », le nom divin étant déterminé par un serpent.

Dans le temple d'Amon à Hibis, la célèbre cella d'époque perse (Doc. 7) dont les registres alignent, région par région, maintes figures divines, classiques ou singulières, des divinités locales, paraît une Nenout. Une des cases consacrée à Héliopolis groupe, à la suite du taureau Mnévis 1°) « *Ptah dans le Château-du-Magistrat* », — 2°) « *Noun* », — 3°) *Nenout*. Cette Nenout-là est coiffée de l'« utérus de vache » ; elle serre d'une main une ombelle de papyrus et, de l'autre, elle laisse pendre le jonc *sw.t*, tenant ainsi les emblèmes du Sud et du Nord. Sa mise ne rappelle en rien la fée ophidienne des céréales. On suivra alors volontiers et on précisera la suggestion de John Baines (*Fec. Fig.*, p. 41) qui reconnaît ici la Nauni primordiale (*supra*, p. 662). Son image hermétique suit, en effet, celle de Noun, singulièrement figuré sous l'aspect statique d'un dieu sur les genoux, enveloppé et couronné de deux hautes plumes. En outre, le Ptah héliopolitain qui précède est un « Nil » qui esquisse le geste du *sema-taouy*, appliquant contre son ventre replet trois ombelles de papyrus. Cette apparence — qui, dans la cella, est aussi celle de « *Ptah-le-Grand-Noun* » de Memphis (*Hibis* III, pl. 3, reg. IV) — répond à l'identification, banale à partir de la XIX^e dynastie, de Ptah-Tatenen « aux hautes plumes » et du Grand Noun ; elle trouve son explication dans le *Document de Théologie memphite* qui, parmi les avatars du démiurge qui engendra Atoum solaire, nomme « *Ptah-Noun* » comme père et « *Ptah-Nauni* » comme mère. En outre, de même que le Grand Océan, « père des dieux » emprunte couramment l'anatomie de la Crue, « père des dieux », de même Ptah,

« père des dieux », devenu « Ptah-le-Grand-Hâpy » prêtre à la Crue sa tenue de Tatenen (*SDAIK* 22, pl. 12a-c). Le trio d'Hibis s'explique assez bien. Le « Nil » ventru et mamelu, image de Ptah en sa forme de Hâpy et Noun, était considéré comme un androgyne à la basse époque (P. demot. Berlin 13603, NAWG 1954/7, 64-66). A Hibis, Ptah ainsi bisexué est suivi de ses deux moitiés, Noun et Nauni.

En poussant plus loin l'herméneutique, on ne saurait pourtant exclure lè Doc. 7 du dossier de Nenout ermouthiaque. Anciennement, Ptah « qui sort du Château-du-Magistrat », fils du créateur solaire, était maître de la végétation, faisant pousser Nepri et fournissant les vivres (S. Bickel, *OBO* 134, 146-152). Et, dieu du sol, il était devenu aussi, au Nouvel Empire, un dieu d'eau. Nenout, le cobra femelle qui fait croître les blés, était bien connue à Héliopolis (Doc. 5, 6) et y est associée à Noun et Hâpy (Doc. 3). On aimerait supposer que, dans l'esprit de celui qui a inventé le trio, la figure savante de Nauni primordiale incorporait la personnalité de la Nauni des céréales. Le *bicornate uterus* qui la coiffe est, en effet, empruntée à Meskhenet providentielle, homologue d'Ermouthis, laquelle se joint parfois à son compère Hâpy (= Ptah = Noun) pour nouer les plantes symboliques des Deux Pays, en un geste dont dépend la durée de l'État et le bonheur des sujets (*Fec. Fig.*, p. 196, fig. 115).

Le cours de cette recherche nous aura finalement amenés à déceler une attestation probable du serpent Nenout sous un toponyme de tradition tardive, grâce au passage où le *Manuel sacerdotal* recensait « les noms des places mystérieuses », en précisant par des gloses la localisation de ces lieux saints. Le fragment de la version hiéroglyphique de Tanis (Doc. 14a) signale une « Butte de Nen [...] », que le lambeau correspondant du papyrus hiératique de Tebtunis (Doc. 14b) appelle de son côté « La Butte de Mehenet ». La localisation est, hélas, perdue dans les deux manuscrits, mais il fait peu de doute que les rédacteurs des deux versions ont désigné sous deux noms qui paraissent ensemble sur l'autel athribite (Doc. 8) la même déesse de fécondité qui hantait la butte sainte en question.

On a examiné pour finir un autre cas où le nom de Nenout est inscrit dans la toponymie : celui de la statue-cube Caire JE 43711 (Doc. 15) de Peteharmoten, un dignitaire assez connu de la cour de Psammétique I^{er} (*RdE* 34, 144-145). La statue provient du Kôm Manûs, site probable de *Nikiou kômè*, métropole du Prosopite hellénistique, sur le cours moyen de la Canopique, juste en aval du point de diffluence de la Thermouthiaque. Ramassé dans un contexte de surface datant des Romains, l'objet saïte peut avoir été transporté d'une autre localité plus ou moins lointaine, encore qu'il soit plausible d'admettre que le temple pharaonique qui l'hébergeait se soit trouvé dans Kôm Manus ou à proximité. La formule d'offrande et l'appel aux prêtres apprennent qu'il était destiné à siéger dans le temple (*hwt-ntr*) d'un Amon-Rê local, surnommé « le Grand (*wr*) » que sa titulature définit par référence à un hydronyme et à un toponyme. Il y est dit qu'il était « résident (*hry-ib*) » dans un milieu humide dont le nom est noté par

le signe du « *gebel* posé sur un porte-dieu » (comme le nom du dieu Ha) et qu'il était le « seigneur (*nb*) » d'une localité *Nn.t*, toponyme déterminé par l'uraeus lovée. Cette mention unique d'une ville homonyme de notre déesse a provoqué des interprétations bien discutables :

1. Il n'y avait pas lieu de reconnaître (Hermann, *MDAIK* 5, 171-172) une déesse locale sur la stèle gréco-égyptienne Caire JE 43710 trouvée à Manûs (*ASAE* 12, 195). Le monument qui représente plutôt un agathodémon masculin appartient à une catégorie de stèles domestiques qu'on rencontre en divers sites. Encore moins lieu de rattacher les deux trouvailles de Kôm Manûs au dossier de Terenouthis du Prosopite, un peu en amont, sur la branche canopique. Le mot *Terenouti* est phonétiquement irréductible à une variante du théonyme Thermouthis et entre probablement dans la catégorie des toponymes et anthroponymes en *Pere-/Tere-* ($P^3/T^3-i-ir-$), comme Therèsis (comprendre « Celle que Dieu a faite » ?).

2. Il n'y a pas lieu de retenir la correction — là encore — de *nb Nn.t* en *Tnn.t* (Gardiner, *AEO* II, 187*), qui fabrique approximativement un couple divin inédit mariant Amon de Karnak à Tjenenet, une des compagnes de Montou hermonthite.

3. C'est à bon droit qu'on a hésité à classer l'hydronyme parmi les variantes du nom de Xoïs (Vernus, *BIFAO* 73, 33, n. 1). Non seulement, autant qu'on sache, l'Amon-Rê de cette métropole n'est pas connu comme « le Grand », mais surtout, il est normalement le « seigneur » (*nb*) et non le « résident » (*hry-ib*) dans son propre domaine.

Deux autres sources mentionnent une voie fluviale dont le nom est écrit comme notre hydronyme (à translittérer $H^3s.t$, H^3sw ou H^3 ?). Un « Nil » la personnifie au Memnonium d'Abydos (Calverley IV, pl. 48) dans un défilé de sept branches du Delta et, sur une amphore venant du tombeau memphite d'Horemheb, on peut lire : « eau de *Gebel-sur-pavois* qui a été apportée de *Gebel-sur-pavois* dans le Fleuve occidental » (Vernus, *DE Suppl.* Nr 1, 323sq). La dernière précision n'encourage pas à supposer que cette eau lustrale avait été puisée à Xoïs qui est en plein centre du Delta, loin du bassin canopique.

Les matériaux concernant le réseau antique du Delta et l'onomastique des segments du Nil sont si rares et si imprécis que la prudence s'impose en la matière et la théorie qui me paraît combiner au mieux nos quelques données gagnerait à la découverte *in situ* ou dans les textes de nouvelles informations. L'hypothèse consiste à faire du « *gebel* sur pavois » le nom ancien de la Branche Thermouthiaque (tout en envisageant que ce nom, lu H^3sw , « le fleuve (menant) vers les fondrières », soit de même étymologie que celui de Xoïs « le Taureau des fondrières » (H^3swy), puisque la Thermouthiaque touchait le Xoïte à l'Ouest). Or c'est au-dessus de Kôm Manûs que cette branche, nommée d'après Thermouthis (ou, *var.*, d'après une ville Phermouthis), se sépare de la Canopique, laquelle on surnommait en grec « le Fleuve Agathodémon ». La ville de Nenout, alias Rene-

noutet, aurait marqué le point où les eaux du bon cobra des moissons diffluaient des eaux du bon serpent Shaï dont elle était comparse. Tout en se rappelant que, sur le quai de Karnak, le surnom « Le Grand » caractérise Amon thébain comme le maître du flot en crue, on comparera encore la ville Nenout, lieu d'un culte d'Amon-Rê le Grand, et la Maison d'Ermouthis dont on a vu qu'un mystérieux Amon-Nenou était le patron, sans devoir tenir les deux lieux pour identiques.

Toujours est-il que le toponyme s'ajoute aux témoignages qui donnent une consistance à Nenout qui fut apparemment assez connue en Basse Égypte (Héliopolis, Mendès, Athribis, Prosopite), avant d'être mariée à un serpent du destin (Mehen, *Imn*, etc.) et d'être embauchée par les savants tardifs pour remplir son rôle de doublure de Renenoutet.

LES ATTESTATIONS D'UNE DÉESSE NENOUT
par ordre chronologique

Doc. 1. Stèle Genève MAH D 51, XIII^e dyn., Wiedemann & Pörtner, *Aeg. Grabsteine u. Denksteine* III, 6-7, pl. III, n° 3. — Wild, *BIFAO* 72, 30-31. — Cf. Hoffmann, *Unters.* VI/1, 59 ; *PN* II, 326, 1.

Doc. 2. Amduat abrégé, version Thoutmosis III, éd. Hornung, *Äg. Abh.* 13, p. 24.

Doc. 3. Fragments architecturaux, Amenhotep III, Tell el-Hisn (Héliopolis), Moursi & Balboush, *MDAIK* 31, 87, fig. 1-3, p. 89. — Cf. Baines, *Fec. Fig.*, p. 160, fig. 98 et p. 166, 311-312 & 321.

Doc. 4. Montant de porte Caire JE 48838 (= JE 32012), Tmaï el-Amdîd, *BIE* 1898, 319. — Golenischeff, *Mss* 704 (1913-1914). — *Wb Zetteln*, Kairo n° 93. — Helck, *Urk.* IV, 2043, 18. — Copié sur l'original (1955-1956).

Doc. 5. Temple de Séthi I, Abydos, chambre de Sokar (PM VI, 24 218-219) : Daressy, *RT* 21, 4. — Kees, *RT* 37, 58, n. 2. — Cf. Baines, *o.c.*, p. 180, note *b*.

Doc. 6. Temple de Sethi I, Gurnah, soubassements du péristyle (PM II, 2^d ed., 408-409 5-7 et 8-13) : Brugsch, *Geogr.* I, pl. XII, cf. p. 84-91. — Daressy, *BSRGE* 16, 237-238, *Wb. Zetteln*, Gurnah < 16-18 >, < 98-101 >. — Copies J. Osing et photographies Johannes.

Doc. 7. Autel à libation Turin Cat. 22055, Habachi, *Tavole d'offerte*, p. 95, 98 et pl. — cf. Vernus, *Athribis* (BdE 74), pp. 125-126, notes *f-i*.

Doc. 8. Temple d'Amon, Hibis, époque d'un Darius, Davies, *Hibis* III, pl. 2, reg. VII, cf. p. 4-5. — Cruz-Uribe, *Hibis Temple Project* I, p. 5.

Doc. 9. Temple d'Horus à Edfou, Chapelle du Trône de Rê, *Edfou* I, 287, IX, pl. 29. — cf. Mohiy Ibrahim, *BAe* XVI, p. 39.

Doc. 10. Temple d'Ombos, procession économique du vestibule intérieur, *Ombos II*, n° 795 (parallèle fragmentaire, procession du sanctuaire, n° 854).

Doc. 11. Temple d'Horus à Edfou, proc. éco. à l'extérieur du naos : *Edfou IV*, 44, VI.

Doc. 12. Même temple, proc. éco. à l'intérieur du naos : *Edfou III*, 31, VI.

Doc. 13. Mammisi romain de Dendara, escalier : *Mamm. Dend.* 240, VII.

Doc. 14. Manuel sacerdotal a) Version hiéroglyphique de Tanis, Brugsch & Griffith, *Two hieroglyphic Papyri*, pl. X, fragm. 18. — b) Manuscrit hiéroglyphique de Tebtunis, J. Osing, *Hierat. Pap. aus Tebtunis I* (Carsten Niebuhr Institute Publications 17), sous presse.

Doc. 15. Statue Caire JE 43711, Daressy, *ASAE* 12, 194-195.

2. Les contacts entre Égyptiens et Grecs (VII^e-I^{er} siècles avant J.-C.) : Naucratis, ville égyptienne.

Nous avons examiné par le menu en 1994 les petits et gros monuments qui, datés par un nom royal, fournissent des jalons chronologiques précis à propos de la présence dans Naucratis du gouvernement de Pharaon, de la culture indigène et de cultes rendus à l'égyptienne. Nous sommes passés en 1995 à l'étude préliminaire de monuments privés, objets d'art et artefacts usuels ou votifs que la typologie, l'épigraphie et l'onomastique permettent de dater avec une assez bonne précision et qui ajoutent énormément à la connaissance des Égyptiens de Naucratis, témoignant de la permanence de la culture pharaonique auprès des établissements de Grecs de l'époque saïte à l'époque lagide.

Nous n'avons pu nous tenir qu'à un choix de monuments, ceux pour lesquels les publications existantes fournissent une information à peu près satisfaisante ou du moins significative. Des quatre campagnes de fouilles qui furent menées par Petrie en 1884-1885, Gardner en 1885-1886, puis Hogarth en 1899 et 1903, les trouvailles, comme on sait, furent partagées. Une faible part en revint au Musée égyptien où certains furent enregistrés ou non dans le JE et, pour quelques-uns, figurent dans des volumes du CG. Le reste gagna le Royaume-Uni et s'est trouvé réparti entre les musées britanniques et parfois attribué à des institutions qui contribuaient à l'EEF. D'autre part, en dehors de ces opérations officielles, des pièces ramassées par les *sabbakhin* riverains de Kôm Ga'ief, sont quelquefois parvenues, généralement *via* Damanhûr, aux autorités du Caire. Cependant, alors que les hellénistes se sont appliqués à localiser et recenser les matériaux relevant de leur compétence, l'inventaire et la publication des matériaux proprement égyptiens restent en souffrance.

Un autre handicap vient de ce qu'une indication un peu précise a été rarement transmise sur le point et le contexte où telle ou telle de ces pièces a été exhumée, ce qui limite les déductions que l'on peut faire sur les contacts entre les

deux populations. Quelques objets significatifs sont, par bonheur, plus ou moins exactement situés par rapport au *Great Temenos*. Par contraste, une indication du genre « *from the town* » suggère que la chose a été ramassée quelque part dans les secteurs centraux, parsemés de vestiges industriels et de céramique grecque. Comme souvent dans les rapports vieux ou vieillots, il est impossible de deviner si un objet donné comme trouvé « dans » un bâtiment de brique gisait sur le sol de cet édifice, se trouvait dans le sol sous-jacent ou avait été charrié avec les remblais de remplissage. On relève toutefois chez Petrie (*Naukratis* I, 49, § 49) et chez Hogarth (*Ann. BSA* 5, 41, § 2 ; *JHS* 25, 107) une information consistante : les braconnages villageois en 1884-1885, entre le bord sud du *Great Temenos* et le hameau méridional, puis deux jours de fouilles en 1903 n'ont rendu que très peu de tessons grecs, mais une grande quantité de fragments d'objets et de bricoles témoignant des pratiques religieuses des Égyptiens : amulettes et menues figures divines de faïence, vestiges de cuillers à fard, éclats de coupes de verre, « modèles de sculpture » endommagés, restes de sistres, une petite triade de stéatite retaillée dans un cippe magique et, en masse, des images de dieux en bronze, plus un gond de porte, etc. La nature de ces objets, leur mélange, leur mauvais état viennent rappeler les gisements de fragments que Montet a touchés sur les marges du Grand Temple d'Amon à Tanis (« quartier dit d'Houroun »). Ici comme là, on aurait affaire à des couches de rebut, venant de nettoyages débarrassant les locaux du temple de vieux dépôts votifs, déjà endommagés puis perturbés par les travaux de terrassement.

1. *Petits objets usuels.*

Comme déjà la bulle d'Ahmès-si-Neith et le sceau araméen (*Ann. Collège* 94, 680), deux autres signatures privées sont des souvenirs de l'activité de dignitaires égyptiens. Parmi les très nombreux poids collectionnés par les fouilleurs de Kôm Ga'ief (Cour-Marty, *CRIPÉL* 12, 17-55), un exemplaire de granit « *found in the town* », d'un type courant à l'époque saïte, est gravé au nom d'un certain Ouahibrê et surchargé d'une seconde ligne d'hiéroglyphe que nous ne savons lire (*Naukratis* I, 76, n° 100, pl. XXI, 27 & XXII, 100). Un beau scarabée de pierre émaillée, maintenant à Londres (ibid. 38, § 41, pl. XXVII, 188 = *Scarabs and Cylinders*, pl. LI, G & LXX, W 55), est le cachet d'un agent de la Cour, gravé sur deux lignes. Si le premier cadrat est d'interprétation incertaine (*wd³-r³* « l'homme à la parole avisée » ?), la suite fait savoir que le personnage était « le commissaire du Souverain, loué du Dieu parfait, le gouverneur des gouverneurs (*h³ty-^c h³tyw-^c*), une sorte de super-préfet régional en quelque sorte. Son nom Ptahnufé est bien attesté en milieu memphite sous Psammétique I (M. Thirion, *RdE* 46, sous presse).

Plus remarquable encore est l'emploi par des habitants de Naucratis de sceaux-cylindres asiatiques. L'un deux, Caire JE 26787, « *found somewhere in the town* », serait d'après Pierre Amiet d'époque néo-assyrienne, à en juger par les descriptions (*BIE* 1886, XXII ; *Naukratis* I, 41, § 48). Un autre, découvert en compagnie

du sceau araméen (*ibid.* et pl. XX, 18) et si usé, remarque Petrie, qu'il avait été sûrement en service très longtemps, est de fait, comme le révèle Pierre Amiet, un produit typique des ateliers syriens de la seconde moitié du XVIII^e siècle avant J.-C. Rien n'indiquant une occupation de notre site dès l'époque hyksos, on le supposera apporté d'Asie par un fonctionnaire de la dynastie perse.

2. Statues de particuliers.

Le temple d'Amon naucratite fut embelli au nom des Lagides au moyen de constructions de type traditionnel, de reliefs de style pharaonique et d'inscriptions hiéroglyphiques. Hasard ou non, le site n'a pas livré de statues d'un Ptolémée représenté en pharaon. En revanche en provient une image de granit (haut. 56 cm) montrant une reine coiffée du vautour, couronnée d'uraeus, habillée comme Isis et tenant un lotus, où l'on verra une manifestation d'un culte, officiel ou privé, rendu à une des souveraines de la dynastie gréco-macédonienne (Caire CG 27471). Comme dans bien d'autres temples à l'époque, des notables continuèrent à placer auprès des dieux locaux des effigies d'eux-mêmes, fabriquées par des ateliers de tradition indigène. Griffith (*Naukratis*, 82) signale le fragment d'une statue de facture grossière et dont un reste d'inscription conservait le nom d'Osiris-djed (*basalt*) et la base d'une petite statue portant une longue inscription où, malheureusement, titres et nom de l'homme étaient détruits. En 1886, le Musée égyptien a reçu de Naukratis, le buste d'un personnage (CG 27494, *basalt*) que les vêtements, la mode capillaire, la physionomie et le pilier dorsal datent du ~ II^e ou du ~ I^{er} siècle.

Une chance exceptionnelle a fait qu'une statue de particulier, taillée dans du granit, soit trouvée à Kôm Gaïef vers 1897 et envoyée au Caire (CG 1230). Figurant un nommé Horemheb (grec Armaïos, Armaïs), elle est presque intacte, gravée d'un texte autobiographique peu banal et d'une taille vraiment extraordinaire. La base seule, avec les pieds, a dû être restaurée et la hauteur de l'homme en marche était de l'ordre de 3 mètres. Ce colosse ayant été adossé à un pilastre du Musée dès 1902, l'inscription dorsale n'a jamais pu être collationnée ni photographiée et on en est réduit à la copie relativement fiable de Daresy (*RT* 19, 21-22). La morphologie du corps et du visage, la forme du pilier dorsal, du cache-perruque et de la *shendjyt* et la manière un peu molle font reconnaître une œuvre de la fin du IV^e siècle ou plutôt du III^e siècle (*ESLP*, 198). Peu de statues conférant à un particulier une dimension héroïque sont connues du corpus de la statuaire égyptienne, et datent toutes de cette période. On peut citer trois têtes d'homme au crâne de prêtre chauve, une de « basalte » (*Vente Galerie Charpentier*, 10-11 juin 1958, n° 122), deux de calcaire (Ny Carlsberg 1384 & Bryn Athyn). La seule qui soit complète est le colosse de granit CG 1199, venant de Karnak : une effigie d'Amenhotep fils de Hapou, le sage collaborateur d'Amenhotep III dont la piété postérieure avait fait un saint médiateur. Dimensions et attitude, cette effigie est très comparable à celle d'Horemheb (Wildung,

MĀS 36, 254 et pl. 64). Aussi s'est-on demandé si ce dernier n'était pas lui-même, à Naucratis, un homme héroïsé des temps antérieurs (Leahy, *GM* 60, 72 ; Quaegeberu, *OLP* 8, 136, n. 3). La question de savoir si cet homme qui fut statufié en géant au temps des souverains grecs avait vécu dans un passé plus ou moins lointain et de déterminer à quelle date la carrière et les œuvres qu'évoque l'autobiographie placée dans sa bouche se situent importe évidemment à notre histoire de Naucratis.

Sur la partie supérieure du dossier, un tableautin montre notre homme saluant Amon, Mout et Khonsou, autrement dit la triade thébaine implantée à Naucratis-Beded, et Min dont il était prêtre. Au-dessous l'inscription hiéroglyphique se développe sur une brève ligne horizontale, puis sur trois colonnes. Plein de tournures sans parallèles, ce texte présente nombre de difficultés que nous ne nous targuons pas d'avoir élucidées entièrement, mais la structure et le sens général se dégagent assez bien. Les cadrats de la ligne qui, selon un procédé connu ailleurs, doivent se combiner avec les images du tableau, proclament qu'Horemheb était aimé et favorisé par ces divinités. Les qualificatifs obscurs qui suivent (col. 1) affirment notamment qu'il fut « l'ami éblouissant d'un Supérieur (*rꜥ-hry*) » qui appréciait de le voir et qu'il était inlassablement dévoué à son maître. Puis vient une très singulière définition de l'identité du personnage : « Le Haou-nebout, homme de < Pe > kha, prophète de Min-seigneur-de-Baded, Horemheb, fils de *Kꜣrds*, qu'a fait la Dame Shesemetet ». Nous sommes en présence d'un de ces notables provinciaux aisés, comme on en connaît plusieurs à l'époque hellénistique, dont le seul titre et emploi consiste dans la charge de prophète auprès d'un dieu local. *Hꜣw-nbw.t* signifie indéniablement un Grec et le nom du père, déterminé comme un anthroponyme étranger et terminé en *-s* est manifestement grec, tandis que la mère, nommée d'après la déesse léonine *Smt* (*Šsmt.t* > *Šmt*) est égyptienne. H. se dit originaire d'un lieu appelé *Phꜣ.t* (« La Fente » ou « La Planche »), proche sans doute de Naucratis. Ce lieu est connu par la titulature d'un dioécète (statue New Haven 0.1.1953) et par la tête colossale de Bryn Athyn pour avoir été l'habitat d'un dieu Horemheb (*RdE* 34, 148-149). De cet « Horus en fête » qui fut très populaire dans l'anthroponymie de l'Égypte hellénistique, on sait tout au plus qu'il figurait dans le panthéon de Bubastis (*Ann. EPHE*, V^e Section 92, 208) et que des inscriptions grecques l'associent à Bastet (Breccia, *Iscrizioni*, n° 221 ; Kayser, *BdE* CVIII, n° 67). Rien n'autorise à y voir un homme divinisé et l'Horemheb de la statue a été baptisé d'après la divinité plutôt qu'il n'aurait été la divinité elle-même.

La biographie placée dans la bouche d'Horemheb est précédée (col. 1) d'un appel à son « maître », le dieu majeur de Naucratis : « *O Amon-Rê-Badjed, le grand souverain [...]* ». Très personnelle, elle disserte d'abord en termes intimistes sur la prédestination de ce héros aux bonnes œuvres : « [...]. *Ton cœur est à l'aise en ce que j'ai conçu. Je suis Ton serviteur. Tu as parachevé ce que j'ai fait, alors que j'étais dans le sein maternel. Tu m'as complété après ma naissance. Tu as contrôlé mon cœur dans les langes. Il n'y a pas de savoir que j'ai fait croître par*

moi-même. Tu m'as élevé plus qu'un père. Tu m'as éduqué plus qu'une mère. Tu m'as dirigé (?) plus qu'un ami. Tu m'as placé sur ton sillage depuis que j'ai atteint l'adolescence jusqu'au moment d'être complet en vie, pourvu de bonne santé... ». Par cette profession de foi, le sage prophète avoue ce qui l'a poussé à se consacrer à l'embellissement du temple de Naucratis et à la gestion de ses affaires : *« J'ai passé la nuit à me soucier de Ton temple. J'ai passé le jour à traiter les affaires de Ta maison. Mon cœur était maître de préoccupation au sujet de Tes des-seins et j'ai agi selon son impulsion (?) ».* Avec onze exemples du mot *ib*, la confession du Naucratile offre une anthologie du rôle du thorax en son intérieur comme siège du psychisme. Dans ce qui reste à la fin de la col. 3, on apprend enfin trois précisions sur la réalité des œuvres pieuses accomplies par ce fidèle d'Amon-Rê de Beded : 1°) *« J'ai érigé une statue avec l'image du Seigneur de (?) mon cœur, consacrée en face de Toi ».* Comprendre sans doute une effigie théo-phore de lui-même. — 2°) *« J'ai érigé une statue de mon père avec une statue de ma mère, faite de bronze, en train de Te faire hommage ».* Statues de bronze, donc plus probablement, à cette époque, de facture grecque que de type pharaonique ? On ne manquera pas de rapprocher l'inscription métrique grecque E. Bernand n° 113, trouvée à Kôm Ga'ief : *« Cette image de Neiloussa, épouse de Parthénopaios, notre mère, nous l'avons érigée dans un téménos. Ce n'est pas la jalousie mais le zèle que suscitent chez les gens ceux qui ont dressé les images de leurs deux géniteurs ».* A propos d'une ordinaire démarche filiale, commune aux deux ethnies qu'on croit trop différentes et séparées, on constatera naïvement le parallélisme à Naucratis entre le discours en épigramme des enfants d'une grecque « fille du Nil » et l'expression en écriture sacrée d'un prêtre du lieu, métis d'un Grec et d'une Égyptienne. — 3°) *« J'ai paré d'or la Maison-de-Réjouissance (Pr-h'ý) ».* Le local ainsi appelé était depuis le Moyen Empire mais aussi dans la terminologie des temples ptolémaïques un palais où se trouve le trône du pharaon et où il apparaît en gloire sur l'estrade jubilaire. On verra ci-après, chez Panéhemisé, que, sous les Lagides, une fête royale avait lieu à Naucratis où le Ptolémée venait prendre les couronnes. Sous les dynasties antérieures, Nokratj n'était pas assez importante pour que le souverain s'y fasse un luxueux palais (Nekhtnebef prend à Saïs son décret de Naucratis !). Nous pré-férerons admettre que le grand Horemheb pensa et travailla sous les Ptolémées.

Ce personnage semble bien correspondre au modèle de ces notables qui, comme certains le faisaient dès le IV^e siècle, ne se réclament guère de l'autorité du souverain terrestre et qui, évergètes sur leurs propres revenus au profit de sanctuaires locaux, se posent en hommes de Dieu. Et nous retiendrons son étonnant colosse comme un signe du standing moral et matériel que possédaient certains Naucratices de culture égyptienne après l'installation du pouvoir gréco-macédonien. Tout est indigène dans ce monument : la sculpture, l'écriture, le genre littéraire, la réflexion spirituelle. Néanmoins, ce prêtre indigène, parlant à ses lecteurs, les hiérogammates, a tenu à rappeler, en hiéroglyphes qu'il n'en était pas moins un Grec.

3. Instruments et objets votifs des rites hathoriques.

Il est sorti du Kôm Ga'ief un bon nombre d'objets divers que l'égyptologie qualifie d'« hathoriques », objets notamment constitutifs des dépôts votifs qu'on rencontre au Nouvel Empire dans les temples d'Hathor et dont certains étaient utilisés dans les rites par lesquels Hathor et déesses assimilées apaisaient le dieu majeur et dans ceux qui étaient pratiqués pour maintenir en bonne humeur celle qui était aussi la colérique et répressive Sekhmet. On sait que toutes les déesses majeures furent identifiables à cette Hathor-Sekhmet — ainsi la Mout thébaine, compagne d'Amon-Rê naucratite — et que les attributs positifs d'Hathor érotique furent finalement transférés sur Isis maternelle, aboutissant à l'Isis-Aphrodite des temps gréco-romains. On se souviendra aussi que la déesse Or avait été identifiée par les Hellènes à leur Aphrodite. Nos objets hathoriques méritent d'autant plus l'attention qu'une tradition locale, transmise par Athénée, parlait d'une prédilection particulière de Cypris pour les Naucratites, qu'un temple d'Aphrodite, trois fois restauré entre l'époque archaïque et le ~ IV^e siècle, avait été construit juste au nord du téménos d'Amon et qu'un « pastophore de l'Or » est encore attesté sous les Ptolémées (sarcophage Leiden L 3, *infra*).

Nous avons signalé rapidement les figurines naïves de femmes nues allongées sur un lit et les fragments de vases de faïence à motifs végétaux (dits *Nunschale*). Nous nous sommes un peu arrêtés sur les cuillers ornées servant à présenter les parfums, dont une vient du temple grec d'Aphrodite (*Naukratis* II, pl. XIV, 2 = Gamer-Wallert, *Äg. Abh.* 16, 45 ; cf. aussi *Naukratis* II, pl. XIX, 8 et XVII, 10), sur des fragments inscrits de coupes en verre bleu (British Museum 27569 & Caire CG 3750 où l'Or est nommée), ainsi que sur le joli masque d'Hathor de même matière (British Museum 58320) qui pourrait être le fermoir d'un collier-*menat*. Dans un éclat de pâte bleue, on a reconnu un débris d'un contrepoids votif de *menat* qu'un prêtre de Bouto et Saïs avait consacré (*ibid.* II, pl. XIX, 16). Il fallait évidemment évoquer le sistre de Psammétique III et celui de Ptolémée II, destiné à apaiser Amon-Rê-Badjed et Mout-Sekhmet de Beded (*Ann. Collège* 94, 680 & 684), ainsi que le sistre arqué de bronze Caire CG 60307, sommé du chat symbolisant la gentille déesse apaisée.

Le groupe le plus remarquable est constitué par les restes de grandes vasques à libation en pierre noire, un type de récipients d'époque ptolémaïque bien illustré ailleurs par de beaux exemplaires parvenus intacts (Louvre D 51, British Museum 11386 anépigraphes ; Louvre D 52 et Berlin 18901, venant d'Éléphantine, aux noms des deux premiers Ptolémées et dont le second porte un appel à Satis-Anoukis, déesse de fureur comme de verdoyance, que l'on charme par la danse et l'ivresse). Souvent ornés du masque hathorique, ces bassins sont appelés *sha*, comme les fameux vases portatifs ornés d'un marais qui servaient à offrir la boisson enivrante. Quatre morceaux de vasques ont été trouvés ensemble dans le nord du grand téménos (*Naukratis* II, pl. XXXIII, 3-6, cf. 81 & I, 34).

Deux portaient des textes hiéroglyphiques où étaient faites des allusions aux cruches à bière, au vin et au « lieu qu'aiment les amants (?) ». Deux autres

étaient inscrits en démotique, l'un commémorant la venue d'un particulier, l'autre placé en hommage à Amon-Rê-Baded, à lire le peu de signes survivants. Le musée égyptien, vers 1892, a reçu en sus un morceau de vasque à masque d'Hathor (RT 19, 22) qu'un « *prophète de Khonsou (?) seigneur de Beded* » appelé Khonsou-Thot (par référence au dieu lunaire de Nokratj, *Ann. Collège* 94, 689), fils d'un certain Tefnakht et d'une Isérékhsi, « *imakhou (commensal) auprès d'Isis* », avait offert. Quelques phrases qui subsistent de la double inscription circulaire sont typiques des prières à la Déesse : « *Ah, comme il est beau ce vase-sha [...]. — « Allons donc, nous, vers l'Or [...].* ».

A ces gros récipients, il convient d'ajouter le singulier monument Caire Temp. Reg. 1/6/24/6, apporté au Musée dès 1892. Fait d'un granit tacheté poli à glace, il offre l'apparence d'une campane dont « l'abaque » aurait été gravée d'une double inscription hiéroglyphique (RT 22, 140-141). Un monument de même morphologie et de proportions comparables, Caire CG 27597, aurait été également apporté de Naucratis, en 1898, mais anépigraphie et orné de cannelures palmiformes. Il faut en rapprocher la base, de forme et de décor identiques, d'un brûle-parfum de bronze qui faisait partie du trésor de Tell Tûkh (– III^e s.), œuvre de facture grecque (*Mus. ég.* II, pl. XXIV), pour reconnaître dans les deux gros meubles de pierre, non point un chapiteau ni une base de colonne, mais le support d'un autel pour libations ou fumigations. Leur type illustre l'acceptation, jusque dans l'ameublement des temples, par les arts décoratifs indigènes, de formes étrangères à la tradition nationale, comme le font voir aussi, dès la fin du IV^e siècle, les ateliers de Pétoisiris d'Hermopolis... La double inscription apprend que l'autel a été offert par Tefnakht, fils de Nekhtnebef et de Nebthô-iity, qui se proclame *imakhou* auprès de Mout et auprès d'Isis, toutes deux « *maîtresses de Beded* ». Ce pourrait bien être le même que le Tefnakht dont le dédicant d'une des vasques hathoriques était le père. Nous devons, de surcroît, à la perspicacité de Karl Jansen-Winkel la découverte d'un Tefnakht, fils de Imou et d'une Nebthô-iity, adorateur des dieux de Beded (*infra*, p. 680), sûrement, donc, de la même famille. On dispose donc de trois souvenirs d'une famille égyptienne de Naucratis, contemporaine des Lagides, assez puissante et aisée pour recourir aux meilleurs ateliers de sculpture. Le Tefnakht qui fit faire l'autel ne s'y donne aucun titre de fonctionnaire ou de prêtre. A longueur de qualificatifs souvent rares et parfois malaisés à comprendre, il se présente comme un homme que sa fidélité à son dieu a rendu opulent : « *marchant sur le chemin de son Maître qui l'a distingué d'entre ses semblables et l'a pourvu de toutes richesses... — riche en amas de biens, grand en choses précieuses, prééminent en bourses, large en magasins, abondant en trésors, étant ce qui existe de par l'ordre de son Dieu (?)* ». Il signale néanmoins son absence de rapacité et d'agressivité en affaires, certifie que son quartier et ses compatriotes l'apprécient et se classe banalement comme un de ceux « *qui donnent du pain à l'affamé et habillent le dénué* ». Cet Égyptien naucratite, « *grand par les faveurs de la part d'Isis* » amplifie ici le topos des autobiographies idéales qui fait de la fortune matérielle une récompense de la piété, allant de pair avec la générosité envers autrui.

4. *Images de divinités diverses.*

La série de bronzes variés relevant de types qui furent courants du VII^e au IV^e siècle, exhumée dans ou sous des bâtiments de briques sur la marge méridionale du *Great Temenos*, témoigne de la pratique toute égyptienne que suivaient les particuliers de consacrer dans les lieux sacrés des figurines propitiatoires des divinités ou de petits animaux divins, celles-ci étant d'ordinaire soclées sur des reliquaires renfermant leurs dépouilles embaumées. On doit se demander — Petrie (*Naukratis* I, 41) s'était judicieusement interrogé sur ce point — s'il s'agit d'une cave où étaient déposés ces objets votifs ou d'un gisement secondaire, une fosse creusée dans les terres remblayant des locaux arasés afin d'y jeter en vrac les dépôts pieux qui encombraient le temple en activité. On penchera pour la seconde hypothèse. Toujours est-il que ces humbles monuments, aujourd'hui dispersés (Caire JE 26840-26848 et British Museum) et dont une publication serait souhaitable se prêtent à des constatations statistiques utiles. Sur environ 140 figures, la triade thébaine, patronne de Beded, n'est pas représentée. Osiris (19 ex) et sa famille (8 ex) le sont fort peu. On relève une déesse léontocéphale unique. La majorité écrasante dans ce lot représente des reptiles (une centaine) : serpents rampants, cobras dressés, cobra à tête humaine, nombreux lézards, groupes combinant ces différentes bêtes, anguilles et, de plus un ichneumon. Tous ces animaux représentaient comme on sait Atoum et nous devons conclure à l'existence chez les gens de Nokratj d'une dévotion pour ce dieu solaire et chtonien qui était d'ailleurs une figure importante dans le panthéon de Saïs voisine.

Une statuette de calcaire, Caire JE 26764 représente un crocodile enfermé dans un étui, semblable aux sauriens embaumés que les prêtres du Fayoum conservaient comme une idole de Soukhos (Wild, *Qasr-Qârûn* 1950, 84, n. 2 & pl. XX). Des dieux anthropomorphes, par files de trois, lui font une garde et deux crocodiles juchés sur des socles, couronnés du disque, sont figurés sur le bout de la gaine. L'exécrable facture des dessins suggère l'époque romaine, quand se dégrade la technique des ateliers de tradition pharaonique. On pensera, en tout cas, au double Soukhos fils de Neith de la théologie saïte. Du panthéon le plus tardif de la cité des Naucratis, un fragment d'or, perdu parmi les restes de bijoux, est un rare témoignage relevant de l'iconographie gréco-romaine (E. Bernard, *Le Delta* 2, 760-761, n° 29). C'est en effet la partie gauche d'un diadème sacerdotal du genre de celui qui figurait dans le Trésor de Douch.

5. *Des morts naucratites dans la nécropole de Memphis.*

Les prospections et les trouvailles n'ont rendu que peu de traces des cimetières de Naukratis : six dalles funéraires grecques au plus — dont une fausse-porte archaïque apparentée aux stèles caro-helléniques de Memphis et une autre, plus récente, dont les figurations se ressentiraient du graphisme égyptien — ont été récoltées dans la ville et un coin de cimetière a été fouillé à l'extrémité N-W du

site, où des gens du IV^e ou III^e siècle reposaient dans des cercueils de style purement grec. Un unique oushebti qui serait de fabrication locale (« *Greek paste* » !) serait le seul témoin, *in situ*, de l'industrie funéraire indigène (*Naucratis* II, pl. XXIV, 87)... Mais il se trouve qu'à l'époque lagide certains notables, à l'instar d'autres provinciaux, avaient envoyé leur momie dormir dans la prestigieuse nécropole de Memphis.

Le P. démot. Louvre E. 3266 concerne un partage de succession effectué en ~ 197, sous Épiphrane, et provient des dossiers d'une famille d'entrepreneurs en momification (*BIFAO* 71, 11-65). La presque totalité des clients qui bénéficiaient des services de ces embaumeurs appartiennent à des familles ou à des groupes professionnels domiciliés à Memphis même ou dans des villages du Memphite septentrional et de la partie frontalière du Létopolite. Parmi eux, cependant, sont mentionnés une fois « *les gens de Naucratis du Nome saïte* » (*L'Á* IV, 360). Fort inattendue, cette information est parfaitement recoupée par des sarcophages d'époque ptolémaïque venant de Saqqara, qui, fabriqués par les soins de hiérogammates et de sculpteurs memphites, avaient abrité les dépouilles de Naucratis.

Les gros sarcophages de basalte à couvercle momiforme d'Horemheb, Caire 22.1.21. 3-4 (Mariette, *Notice Boulaq*, 1864, 74-75 ; Piehl, *IH*, pl. IL-LXIX) et de Panéhemisé, Wien n° 4 (Bergmann, *Der Sarkophag des Panehemisis*) sortent manifestement du même atelier. On y rencontre les mêmes collèges de dieux protecteurs et réanimateurs d'Osiris, les uns certes tirés d'un répertoire courant mais les autres caractéristiquement rares. Les autobiographies idéales que l'un et l'autre défunt récitent en guise de justification à l'adresse des gardiens de l'Autre Monde sont pour une bonne part exactement identiques. L'hôte du sarcophage du Caire était un certain Horemheb, né d'une certaine Tjeïrou, dont on connaît en outre deux oushebtis (Liebighaus, Inv. 1695-1696). Le nom de cet homonyme du prêtre naucratite déjà rencontré est plusieurs fois écrit au moyen d'une graphie subtile expliquée par H. De Meulenaere (*CdE* 38, 216-217) et, puisque cette graphie rare se retrouve sur un troisième sarcophage vu par Mariette à Saqqara (*Mastabas*, 158), on verra dans son propriétaire, un Horemheb *alias* Pétéhoremheb, un autre homme de Naucratis.

Horemheb fils de Tjeïrou ne se donne que le titre de prophète. Ce titre est généralement précédé d'une distinction : *imakhou* (pensionné, commensal) « auprès » ou « parmi tous les dieux », ou bien « noble », ou encore « saint » auprès d'eux. Par endroits, il est précisé : « *saint dans sa ville* », « *dans Piemrô* », et plus complètement « *noble auprès de tous les dieux et déesses qui sont dans Piemrô* ». Le mot « saint » (*ḥsy*) étant, comme à l'époque, déterminé par une statue-cube, on se demandera si un moyen de la béatification n'était pas d'être statufié dans cette posture près des autels de son dieu local. En tout cas, Horemheb, inhumé à Memphis veut survivre en même temps dans Naucratis, sa patrie.

Le sarcophage de Panéhemisé auquel un masque largement aplati et un corps gravé menu de figures, de légendes et de textes confèrent une apparence singulière — et bien que les ouvriers n'aient pas eu le loisir d'en terminer la gravure à la partie inférieure du dossier et sur les pieds — est plus prolixe que celui de Horemheb. On le supposera postérieur à celui-ci, puisque dans les appels aux démons-gardiens et dans une formule de redressement qui sont communs aux deux sarcophages, des phrases ont été ajoutées chez Panéhemisé, traduisant son vœu d'être présent dans sa patrie, en même temps qu'à partir de son caveau, il jouira comme Osiris d'une survie divine à l'échelle du cosmos. D'ordinaire, la littérature funéraire transporte le défunt à travers le ciel et le monde inférieur et ne lui fait fréquenter, sur la terre égyptienne, que divers lieux saints illustres : Héliopolis, Abydos, Busiris, Rosetaou et la *shetjyt* de Sokar. *Le Livre de parcourir l'Éternité* l'emmène vers ces sanctuaires illustres pour y participer aux fêtes et y bénéficier des rites osiriens, sauf toutefois la version P. Leiden T 32 (1^{er} siècle de notre ère) dont l'auteur, un prêtre thébain, en a personnalisé l'inventaire en insérant de longs développements sur les cérémonies auxquelles il participait dans son nome (Herbin, *OLA* 58, 373-375). Panéhemisé, dans son autobiographie, ayant vanté sa générosité et sa prospérité ici-bas, précise que le Grand Dieu a fait que « *mon nom soit glorifié dans Pi-emrô, l'excellente place que j'aime* » et en cinq endroits, entre des formules du genre ordinaire, est formulé le vœu qu'il se rende dans sa ville d'origine pour être des fêtes particulières qui y sont célébrées. Le sarcophage Wien n° 4 méritera de prendre place dans l'anthologie des témoignages par lesquels un Égyptien expatrié, profitant de l'ubiquité de sa condition surhumaine, exprime son attachement à son *Heimat*.

Nous sommes revenus un instant sur les noms égyptiens de Naucratis :

A) D'abord pour avouer une lacune dans l'article de 1982 où était montré que Nokratj, surnommée Pi-emrô, était mentionnée sous ce nom comme patrie de Panéhemisé et que, d'après d'autres documents, elle s'appelait aussi Beded (*RdE* 34, 129-136). Les passages cités du sarcophage viennois étaient tirés des textes longs, bien connus et dûment indexés dans *BDG* et *GDG*. La nécessité qui s'imposait dans la présente recherche d'analyser le moindre cadrat pour cerner les particularités épigraphiques des deux cercueils a révélé que Panéhemisé employait aussi le toponyme Beded (écrit d'ailleurs sous la même graphie singulière, *B+dw+dw*, que dans les inscriptions hiéroglyphiques de Naucratis). Le gros des courtes phrases par lesquelles les soixante génies armés veillant sur ses flancs promettent à Panéhemisé protection et félicités est du genre banal, mais l'un d'eux souhaite « *Va à cette tienne ville d'éternité, à ton excellent rivage de pérennité* », tandis qu'un autre déclare « *Puisses-tu contempler ton Dieu dans Beded* » (Bergmann I, p. 18).

B) Il fallait encore se demander si *Mryt*, « Le Port » que le *Rituel de Mefky* compte parmi les neuf chefs-lieux des confins Ouest d'où certaines substances devaient être apportées pour le cérémonial était ou non identique à Naucratis,

Pr-mryt. L'identification est acceptable, mais mieux vaudra ne pas la tenir pour acquise, cette *Mryt*-là pouvait être aussi bien le port même de Mefky (cf. Louvre D 29).

Panéhemisé, plusieurs fois, souhaite donc se trouver présent à Naucratis pour assister à certaines cérémonies, bénéficier d'une part des offrandes présentées sur les autels, écouter les psalmodies des officiants, entendre ses compatriotes exalter sa personne et prier pour lui. Une occasion précise est la fête d'Osiris-Sokar, halé sur son fameux traîneau à la fin du mois de Khoiakh (Bergmann, p. 32), une panégyrie qu'on célébrait dans toute l'Égypte. Une autre occasion semble être une manifestation locale du culte rendu au roi. C'est « *le jour de la fête du Roi* » (p. 33), « *le jour où ton dieu s'empare des couronnes* » (p. 18). Panéhemisé « *touche terre à Pi-Emrô et se joint à son illustre nome. Il traverse jusqu'à l'estrade à degrés dans le Porche-de-ce-Pays (i.e. la résidence royale) et prie Dieu en faveur du Seigneur des Deux Terres, l'Héritier de l'Horus Baded, celui dont les couronnes sont stables* » (II, 4-5). Panéhemisé compte encore « *voir l'Héritier des Deux Terres, sortant de son palais et prodiguant des offrandes aux rois anciens (bityw)* » (I, 30). Apparition en personne du Ptolémée ou sous la forme de l'idole du dieu fils, il s'agit d'une de ces épiphanies secondaires du pharaon qui lui confirme l'héritage d'Horus et s'accompagne d'un culte des prédécesseurs. L'existence d'une « *Maison-de-Réjouissance* » à Naucratis (*supra*, p. 673) prend toute sa signification et la célébration d'une « *apparition* » périodique du souverain grec selon le rituel égyptien dans cette cité semble évidente.

La titulature développée de Panéhemisé né de Taneferho le dit « *prophète d'Amon-Rê seigneur de Shenâ, du dieu Shenâ seigneur de Shenâ, du serpent Shenâ dans la Butte bénéfique (i.t mnh.t), de la Butte-de-Repousser (i.t šn')* des dieux et déesses qui sont en elle dans leur totalité, de ses portes, de ses verrous, de ses arbres et de ses eaux ». Comprendre que cette emphatique collection de neuf titres de prophète nous apprend que le prospère propriétaire du magnifique sarcophage avait détenu pour charge et bénéfice de servir les *numina* d'une butte pourvue d'une chapelle close, d'un bois sacré et d'un bassin. Trois noms, Amon-Rê, Shenâ et l'agathodémon Shenâ, cernent la personnalité du *numen* principal, homonyme de la localité et de la butte. Quelle qu'ait été l'étymologie réelle du toponyme (šn', l'entrepôt-atelier), la graphie du nom de la butte laisse entendre qu'on y reconnaissait un dérivé du verbe šn', « repousser », notamment en parlant des forces hostiles. Nous imaginerons Panéhemisé comme le prophète et gestionnaire d'un lieu de culte populaire auquel les gens s'adressaient à la divinité qui détourne les infortunes. Ce sanctuaire n'était d'ailleurs pas si modeste : un fragment est connu d'une clepsydre de pierre noire qu'un roi, sans doute d'époque lagide, avait dédié à « *son [pè]re le serpent Shenâ, seigneur de Shenâ* » (EAT III, Doc. 45)... Or, parmi les débris exhumés à Kôm Ga'ief dans le quartier d'Héra, on note une petite plaque annonçant en grec l'entrée d'un « *temple de Zeus qui détourne (les maux), apotropaïos* » (E. Bernand, *Le Delta* 2, 761, n° 30). L'épithète *apotropaïos* est rarement appliquée à Zeus. Il est bien diffici-

le de ne pas admettre qu'un hasard miraculeux nous a restitué la plaque du temple où Panéhemisé de Naucratis était prophète d'Amon dans la butte « qui repousse les infortunes ».

Une cuve de calcaire dont les figures sont tirées des mêmes répertoires que celles des deux sarcophages de basalte et gravée d'hiéroglyphes élégants, sagement disposés, Leiden L 3, a contenu, elle aussi, la momie d'un homme de Naucratis plus modeste : « *le pastophore de l'Or, dispensateur d'offrandes et prêtre pur dans Pi-Emrô, Hornakht né de Tahonuti* » (*Beschr. Leiden VII, n° 7*). En sus, à la chapelle du tombeau d'un Naucratile, pourrait avoir appartenu la belle table à libation de pierre sombre, New Haven Conn. n° L. 6. 1. 1953. Sur le morceau qui en reste quelques formules assurent au mort la sécurité divine et, après le vœu que son *ka* puisse fréquenter tous les lieux où il aime être, mention est faite d'« *Osiris qui réside dans Pi-Emrô* ».

Un document de plus serait susceptible de concerner un Naucratile désireux de reposer à Memphis, sans pour cela oublier sa terre natale : le naophore de greywacke, Caire JE 41301 (*Mendès II, n° 67*) où Karl Janssen-Winckeln a reconnu qu'il n'y était pas fait mention du Bê de Mendès, mais de notre ville Beded (écrite *B'-dd*) et qui représente un Tefnakht (*supra p. 675*). La statue proviendrait de Mît-Rahinah, du site même de Memphis, puisque le naos contient Apis qu'encadrent « Amon-Rê, seigneur de Badjed » criocéphale et « Osiris de Badjed ». Dans l'inscription du dossier, un appel à se relever pour accéder aux nourritures et compter parmi les *imakhou*, et la promesse de « sortir au jour » et de disposer de la lumière et des souffles concernent exclusivement la destinée posthume de l'homme représenté.

6. *Vestiges in situ du téménos égyptien.*

En 1884, le jeune Flinders Petrie relève dans la partie méridionale de Kôm Ga'ief les vestiges dramatiquement arasés ou défoncés d'un certain nombre de constructions de briques (plan : *Naukratis I, pl. XLII*). Dans sa publication de 1886, il les décrit et les interprète d'enthousiasme (pp. 23-24), prenant pour guide la passage où Hérodote dénombre les sanctuaires grecs de Naucratis. Une épaisse et haute enceinte de brique entoure un espace quadrangulaire d'environ 250 sur 225 mètres de côtés, qu'il dénomme « *the Great Temenos* ». Il y voit le lieu d'assemblée de la communauté des Grecs, servant aussi de place fortifiée. Dans le segment occidental de l'enceinte était aménagé un long corps de bâtiment aux angles duquel sont trouvés des dépôts datés par une plaquette de Ptolémée II. Petrie y reconnaît l'Hellénion, le sanctuaire commun aux différentes cités, que le Lagide aurait restauré. Dans la moitié sud du téménos, une haute plate-forme constituée de caissons est identifiée comme le fort érigé par les Saïtes... En 1898, Hogarth découvre l'emplacement réel de l'Hellénion, dans la partie N.E. du tell. En 1903, il ne retrouve pas trace de la grosse enceinte dans le seul endroit où, nonobstant les ravages des paysans, on pouvait espérer la dégager et suppose que

Petrie avait pris pour un mur un conglomérat de maisons. Néanmoins, les objets trouvés dans la partie sud du site lui permettent d'y situer un vaste quartier indigène... La critique à laquelle s'adonne le *Naucratis Project*, consistant plus en une discussion dogmatique des conclusions de ces devanciers qu'en une réflexion informée sur les données qu'ils ont recueillies, aboutit à nier radicalement l'idée qu'un tel quartier ait existé (*Ann. Collège* 92, 639). Pourtant, en 1951, Bissing avait avancé plusieurs bons arguments pour soutenir que le téménos méridional était celui d'un temple égyptien. Tout récemment, Brian Muhs, reprenant l'examen attentif des données enregistrées par Petrie sur le *Great Temenos* (*JARCE* 31, 99-113), aboutit à la même conclusion. Aucun des vestiges rescapés des bâtiments du sud ne saurait être daté du temps des Saïtes. Tous sont attribuables au temps des Lagides, mais l'existence, au sud des lieux où s'étaient développés les concessions grecques entre le VII^e et le IV^e siècle, d'un très vaste quartier où prospère encore sous les Ptolémées la culture égyptienne est hors de doute.

En fin de compte, nous sommes en présence des traces d'un temple égyptien de basse époque, sinistré par les cultivateurs et les chafourniers, et tout à fait comparable à ceux qu'on a pu retrouver, dans le même triste état, en maints sites du Delta. La grande muraille périphérique dont Petrie dessina le tracé (l'année même où il levait à Tanis le plan de l'enceinte de Psousennès dont la réalité n'est pas niable) se classe fort bien parmi les énormes enceintes dont furent enclos nombre de téménos aux IV^e et III^e siècles et il n'est probablement pas nécessaire de supposer que Petrie a eu la berlue, Hogarth ayant, semble-t-il touché une couche antérieure à ce mur, alors entièrement éliminé par les *sabbakhin*. Structure, proportions, dépôts de fondation typiques, les arasements où Petrie sut lui-même reconnaître après coup un mur-caisson d'un modèle aujourd'hui bien connu, sont ceux d'un immense pylône, précédé d'une *sebekhet*, fondé sous Ptolémée II. Les processions géographiques et économiques au nom de Ptolémée I appartiennent à un temple d'une pareille envergure. Plusieurs interprétations peuvent être proposées du *Great Mound* dont la structure en caissons est conforme à un modèle de construction de mieux en mieux connu. Ce n'est sûrement pas une forteresse, ni un simple entrepôt. Ce pourrait être à la rigueur le palais sacré, mais il s'agit plus vraisemblablement d'un *shenâ ouab*, un office surélevé où étaient préparées les offrandes rituelles. Les bronzes et autres objets, dont certains sont d'époque saïto-perse, qu'on a retrouvés enfouis sur la marge sud du téménos proviendraient de nettoyages effectués lors des remaniements des annexes. Les vasques recueillies dans la partie nord témoignent de pratiques « hathoriques ». Dans l'axe de la porte du pylône, un énorme sphinx ptolémaïque de granit rose et des béliers de marbre (grec !) sont le souvenir d'un dromos. Juste devant la façade, outre un grand bélier de marbre, une petite base porte la dédicace d'un Grec à « Zeus thébain » (A. Bernand, *o.c.*, 748, n° 12). Un bloc détérioré (*Naucratis* I, 34), sur le terrain, nommait Amon et, mieux, des poteries usuelles (II, 82) portaient, en cursive, la marque de propriété de ce dieu. Mais,

plus encore, la masse des inscriptions dispersées que nous avons examinées attestent que le patron de Nokratj, *alias* Beded, était effectivement le Roi des Dieux, surnommé localement Ba-djed, figuré sous ses formes classiques et incarné dans un mouton divin. Auprès de lui, comme à Karnak, siègent Mout-Sekhmet, dame de l'Isherou, et Khonsou, spécialement identifié ici avec Thot. Hathor et Isis reçoivent également un culte, ainsi que Min, dieu des voyages. On peut supposer que le toponyme Beded, apparenté au qualificatif Ba-djed (?), désignait spécifiquement le quartier sacré de l'aire naucratite (comme Ipet-sout désigne Karnak). Constructions et matériel datent le *Great Temenos* de l'époque ptolémaïque. Cependant, on notera que les fouilles n'ont pu porter que sur la partie occidentale du secteur, y découvrant le corps antérieur du temple d'Amon-Rê. La partie orientale, avec le fond du temple, avait été exterminée par les agriculteurs avant 1883. Le sanctuaire initial et les développements pré-ptolémaïques du temple d'Amon-Rê-Badjed qui existait dès la xxvi^e dynastie (stèle Berlin 7780) sont, bien sûr, irrémédiablement perdus, mais, d'après tout ce qu'on sait des développements des temples pharaoniques, on peut croire qu'ils étaient le noyau, dès les Saïtes, de Naucratis égyptienne.

3. Enseignement à l'extérieur : Tell Tûkh, ses noms, ses dieux et son histoire.

A l'invitation du Professeur Jürgen Osing, le Professeur a tenu à la Frei Universität de Berlin, les 16 et 18 mai 1995 quatre heures de séminaire sur ce thème de géographie historique.

Surtout connu par la découverte des deux trésors dits « de Toukh el-Garamous » (1905 et 1906), ce site de Sharqiyah se trouve à la latitude de Pharbaethos, entre Bubastis et Saft en amont et Phacoussaï en aval. Il avait été rapidement fouillé par Naville et Griffith en 1887 et a été soigneusement examiné par S.R. Snape et J. Tyldesley en 1983-1984. Traces de sépultures attribuables à la xviii^e dynastie et inévitable pierre de Ramsès II sont les plus vieux indices d'une occupation. Le beau vase votif du grand chef des Ma Pourem, une stèle de donation au nom d'un autre chef des Ma contemporain de Sheshonq III et trois figurines faites de « faïence à pois » attestent l'importance du site à l'époque libyenne. Les fouilles de 1887 avaient dégagé les infrastructures arasées d'un temple de calcaire assez spacieux, soit le sanctuaire et un pronaos dont un dépôt de fondation date la construction du temps de Philippe Arrhidée (~ 323-317). Une vilaine stèle d'époque lagide représente Amon et Mout.

La stèle de donation sheshonquide qui consacre une donation de 200 aroures semble dénommer le site *Bḥnw*, « La Villa » et, surtout, fait connaître le culte local d'un Amon-Rê « seigneur de la Maison-des-âmes » (*Pr-Bḥw*). Ce toponyme se rencontre sur trois autres documents : 1°) La stèle Constantinople 859, détournée de Tell Tûkh, via El-Awasgah, en 1887. — 2°) La stèle rupestre hiéroglyphique n° 11 des carrières de Ma'sara. — 3°) Un graffite démotique tracé au-dessus de cette stèle. Ces sources apprennent que le lieu où était adoré

Amon-Rê, accompagné de Mout et de leur fils, lunaire et solaire, dit singulièrement, Khonsou-Rê-Harakhté, dans le temple nommé *Pr-B'w*, était une ville appelée « Le-Grenier-du-Mur-Blanc ». Une fois le dossier épouillé d'une série de rapprochements en chaîne qui ont égaré la recherche, l'identité de Tell Tûkh et de ce « Grenier-du-Mur-Blanc » qui faisait partie des domaines du prince de Saft au temps de Piyé semble de toute évidence.

Les stèles de Constantinople et de Ma'sara sont datables de la fin du IV^e siècle. Le graffite démotique est de l'an IV d'Alexandre le Grand (~ 328). La mise en chantier du sanctuaire de Tell Tûkh aurait donc été entreprise à cette date, donc sous la satrapie, réputée anti-cléricale, de Cléomène de Naucratis. L'abondant dépôt d'or et d'argent — objets rituels de style pharaonique, bijoux et vaisselles de style grec, mais aussi trois lots de monnaies émises sous Ptolémée fils de Lagos et sous Philadelphie — était caché dans le soubassement d'un petit immeuble de service (du genre *casemate brick building*) tout près du sanctuaire. Il résulte sûrement d'une mise à l'abri des richesses métalliques du temple (où, comme Pétoisiris d'Hermopolis à la même époque, le milieu sacerdotal indigène appréciait les formes d'art étrangères). Comme le bâtiment lui-même, le double trésor témoigne de la prospérité que connut le temple durant les premières décennies de la domination gréco-macédonienne. Son enfouissement, comme celui d'autres trésors monétaires découverts dans le Delta, pourrait avoir résulté des risques qu'aurait fait courir la mystérieuse *sedditio domestica* qui aurait suspendu la campagne syrienne de Ptolémée III en ~ 246-245.

Le fait que ces objets et monnaies n'aient pas été remis en usage et en circulation semble impliquer une cessation définitive des activités du clergé de Tell Tûkh ! De ce cas surprenant, on peut au moins rapprocher celui d'un autre lieu de la Basse Égypte orientale. Le temple de Bastet à Léontopolis de l'Héliopolite (que l'on ornait encore sous Ptolémée III), lorsqu'en ~ 160, Ptolémée VIII en concéda l'emplacement au grand-prêtre juif Onias, se trouvait déserté, envahi par la végétation et par des bêtes sauvages, sans doute des serpents et des rongeurs, animaux sacrés, certes, mais concrètement hôtes habituels des terrains vagues.